

DISSERTATION
SUR
L'USAGE du MERCURE

DANS LES
Maladies Veneriennes, & autres ;

ET SUR
La manière de s'en servir avec succès,
sans Salivation.

ON Y A JOINT
UNE COURTE RELATION

DE
L'Etat de la Medecine en RUSSIE,

ET DE
Quelques Cures fort remarquables qu'on y a
faites, en suivant la Methode proposée.

P À R
VINCENT BREST,

Chirurgien, & Ventouseur de S. A. R. Monseigneur :
le PRINCE de GALLES.

A L O N D R E S,

Chez GODEFROI SMITH, Imprimeur, dans le *Spittlefields*; & se
vend chez PIERRE DU NOIER, Libraire dans le *Strand*, à la
Tête d'Erasmus; JEAN NOURSE, à l'Enseigne de l'Agneau, proche
Temple-bar; SAMUEL HARDING à la Bible & à l'Ancre, sur le
pavé de *St. Martin's-lane*, & GUILLAUME DARRÉS, aux trois
Fleurs de lys, dans *Hay-market*.

MDCCXXXV.



B¹L



de
enc
rie
teu
bie

M
ab
M
trè
da
l'A
pr
an
c'e
tou
à



AVERTISSEMENT.



*L*y a environ trois ans que je publiai en Anglois un petit Ecrit qui rouloit sur le même sujet que la Dissertation suivante. Je l'ai entièrement refondu, j'y ai ajouté de nouvelles observations & de nouvelles expériences faites, tant ici qu'en Russie, & je n'ai rien négligé pour l'accommoder au goût des Lecteurs François: C'est au Public à juger si j'y ai bien réüssi.

La Methode que je propose pour le traitement des Maladies veneriennes, par la salivation, n'est pas absolument de moi: J'en suis redevable au célèbre Mr. Chicoyneau, premier Medecin de sa Majesté très Chrétienne, & à Mrs. Laperonnié & Gondange, très habiles Chirurgiens, & Membres de l'Academie Roiale des Sciences, à qui je l'ai vu pratiquer avec succès à Montpellier, pendant les années 1710 & 1711. Ce que j'y ai mis du mien, c'est le secret de rendre cette methode efficace dans toute sorte de climats, même les plus froids; & c'est à quoi je ne suis parvenu qu'à force d'attention & d'expé-

iv AVERTISSEMENT:

d'expériences. Mais pour en établir la certitude, je n'ai pas crû qu'il suffît d'affirmer, ou de des raisonnemens à perte de vuë : J'ai allegu Cures remarquables, faites en différens lieux, différentes saisons, attestées les unes par des J^{rs} competens, & les autres par des personnes de la première distinction, & qu'on ne sauroit par consequent revoquer en doute sans injustice. La seule chose qui m'afflige, & qui probablement fera tout mon crime dans l'esprit des personnes de ma profession, c'est que ma situation ne me permet pas encore de communiquer mon secret au Public. Mais dès que je le pourrai, je le ferai avec le plus grand plaisir, ne souhaitant rien tant que de me rendre aussi utile à la Société qu'il m'est possible dans ma petite sphère. En attendant, & pour convaincre le monde de mes bonnes intentions & du succès de ma methode, j'offre de traiter ceux qui ne seront pas en état de paier mes soins & mes remèdes, pourvu seulement qu'ils puissent subvenir aux autres fraix necessaires ; & s'il s'en présente, je prierai Mrs. les Medecins & Chirurgiens qui voudront bien s'en donner la peine, d'examiner leur cas, & d'être témoins de leur cure. A l'égard des personnes qui ne manquent ni de moiens ni de generosité pour recompenser liberalement un Chirurgien qui les tirera d'affaire, je n'ai garde de leur rien prescrire. Je les prie seulement de s'informer avec soin du succès des cures que je dis avoir faites dans ce petit Traité, & s'il leur reste le moindre scrupule sur la bonté de ma methode, je me ferai un veritable plaisir de les satisfaire, même eu présence de quelque Medecin ou Chirurgien qu'il leur plaira de mener avec eux.

J'ai

AVERTISSEMENT. v

J'ai inséré dans cette Dissertation une courte exposition de l'état de la Médecine en Russie, parce que cela m'a paru en quelque manière nécessaire à mon But, qui étoit d'instruire le Public des cures les plus remarquables que j'y ai faites, & des raisons du peu de succès que j'y ai eu du côté d'un établissement. D'ailleurs, comme aucun Auteur, que je sache, n'en a parlé avant moi, & que la chose est des plus singulières, j'ai crû faire plaisir à mes Lecteurs de leur communiquer ce que j'en ai appris sur les lieux.

Si j'ai ajouté, à la fin, quelques remarques sur deux opinions particulières du fameux Mr Belloste, ce n'est pas simplement à cause qu'elles m'ont paru très mal fondées, mais encore parce que bien des gens attribuent à ses pillules mercurielles beaucoup plus de vertu qu'elles n'en ont assurément, & surtout parce que j'ai appris que des personnes de mérite se sont laissé prévenir par ce qu'il dit contre l'usage des frictions, & qu'il n'en faudroit pas davantage pour leur donner une mauvaise opinion de ma méthode.

Lorsque je publiai ma Dissertation Angloise, je pris la liberté de la dédier à Mr. CHICOYNEAU, Conseiller du Roi T. C. dans tous ses Conseils d'Etat & Privé, son premier Médecin, Surintendant des Bains & Fontaines minérales de France, & Chancelier de l'Université de Montpellier. Plusieurs raisons m'y engageoient. Quoique Chirurgien Juré de Londres, il ne me convenoit pas de chercher à mettre mon Ouvrage sous la protection de quelque fameux Médecin ou Chirurgien de cette grande Ville, parce qu'ils ne sauroient
sans

sans se faire tort à eux-mêmes, donner cours par leur approbation à une Methode qu'ils ne connoissent qu'imparfaitement, & qui n'est point en usage parmi eux. Chacun sait que les nouvelles découvertes ont des difficultés infinies à surmonter, sur tout quand le préjugé ou l'interêt s'opposent à leur établissement. D'un autre côté, comme je tiens les principes de cette Methode de l'Illustre Mr. Chicoyneau, qui en doit être regardé comme le premier Auteur, n'étoit il pas juste que je lui fisse hommage du fruit de mon attention à la perfectionner, & à l'amener au point qu'elle fût également efficace dans tous les climats? La reconnaissance, jointe à la vénération que je conserverai toute ma vie pour ses éminentes qualités, me permettoit elle de balancer un seul moment? Je n'ignorois pas en particulier qu'il fait consister sa gloire à rendre justice à la verité, de quelque endroit qu'elle vienne, sans se laisser éblouir ni par de vains préjugés, ni par des vûes d'interêt, ni par l'éclat des honneurs & d'une reputation au dessus de l'envie: Ainsi j'étois sûr de trouver en lui un Juge non moins équitable qu'éclairé. L'obligeante Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire à cette occasion, est une preuve que je ne me trompois pas: La voici mot à mot,

„ JE suis très sensible, Monsieur, à tout ce que
 „ vous me dites d'obligeant sur l'honneur que le
 „ Roi vient de me faire en me choisissant pour
 „ son premier Medecin. Votre mérite me rend
 „ vos gracieusetés d'autant plus précieuses, que
 „ je n'aurois pas osé espérer que vous vous sou-

„ vinssiez

AVERTISSEMENT. vii

vinflés encore de moi ; & dans ce même tems „
vous m'offrés poliment la dédicace de votre „
Livre sur le traitement de la Verole, selon la „
Methode que j'ai publiée à *Montpellier*. Je „
l'accepte avec reconnoissance ; & puisque vous „
voulés m'en envoyer un Extrait dans notre „
Langue, je le lirai avec toute l'attention dont „
je suis capable. „

J'AI suivi pendant seize années la même „
pratique pous la guérison de ces Maladies. „
J'en ai toujours vû d'heureux succez, en me „
conformant à l'état des Malades, selon leur „
âge, leurs forces, & les divers degrés du mal. „

IL n'appartient qu'au Praticien éclairé, & „
attentif de se déterminer avantageusement, se- „
lon la diversité de ces circonstances. Il vous a „
fallu y joindre la différence du Climat : Ainsi, „
Monsieur, cette manière de traiter en *Angle-* „
terre doit vous être uniquement attribuée. „
Vous me faites trop d'honneur, en déclarant „
que j'en suis l'Auteur, & il me suffira toujours „
que mes Observations aient pû vous donner „
lieu de trouver une Methode nouvelle dans le „
Roiaume que vous habité. Je ne sai si ma „
Thèse est connue à Messieurs vos Medecins & „
Chirurgiens. S'ils y trouvoient des difficultés, „
je me ferois un plaisir d'y répondre. Mais je „
compte que votre Livre réunira en vous tous „
les suffrages. Il me tarde de vous donner le „
mien, & je suis assuré que j'aurai plutôt occa- „
sion de vous rendre justice, que de vous té- „
moigner „

viii AVERTISSEMENT.

moigner ma reconnoissance. Je suis avec la „
plus parfaite considération, „

Monfieur,

A Compiègne,
le 28^{me}. May, 1732.

Votre très humble & „

très obéissant Serviteur „

CHICOYNEAU.

*J'espère que ce Grand Homme ne trouvera pas
mauvais que j'aie inséré ici sa Lettre. Si elle me
fait infiniment d'honneur, elle n'en fait pas moins
à l'esprit & au cœur de celui qui l'a écrite ; & c'est
après tout l'approbation la plus autentique que le
Lecteur pût souhaiter de voir à la tête de mon Li-
vre. Aussi a-ce-été uniquement dans cette vuë que
j'ai jugé à propos de l'y mettre.*

A Londres, dans St. Martins-lane,
le 23^{me}. Octobre, 1735.



DIS



DISSERTATION

SUR

L'USAGE du MERCURE, &c.



HACUN fait que le *Mercur*e est un corps sphérique de sa nature, extrêmement subtil, & que quoi qu'on le divise en particules imperceptibles, il retient toujours la même figure. Cette figure, jointe à la subtilité de ses parties, le rend très propre à la guérison des *Maux vénériens*; & c'est aussi le seul *Spécifique* que nous ayons pour cela. Il s'insinue facilement dans toutes les parties du corps, dans tous les plis & les replis des plus petits vaisseaux; il s'y exalte, ce qui augmente la force de son action; & se mêlant avec le sang & les humeurs, il ébranle & il brise par les mouvemens impetueux & réitérés de ses globules tous les acides du *Virus* qu'il rencontre, & il les entraîne avec lui par les évacuations naturelles.

A

POUR

POUR s'en servir avec succez, il faut le fixer par des préparations *chymiques* ou *gale-niques*, dont il y a autant de différentes sortes, qu'on se fait de différentes idées de la vertu de ce Mineral. L'expérience m'a appris la meilleure de ces préparations pour guérir localement les *Maux veneriens*, & quelques autres, c'est de diviser le Mercure en particules imperceptibles, sans se servir pour cela du feu, ni d'aucun acide corrosif. Quand il est ainsi préparé, il ne manque jamais de produire son effet, soit qu'on l'applique extérieurement, ou qu'on le prenne intérieurement. Je m'en suis d'abord servi de la première manière, avec tout le succez imaginable; & il n'est pas difficile de comprendre comment il agit alors.

A MESURE qu'on frotte le corps du Malade avec cette préparation, ou cet onguent Mercuriel, les particules du Mercure s'insinuent dans les vaisseaux capillaires de la peau, d'autant plus aisément qu'il y est attiré par la chaleur naturelle. De ces petits vaisseaux elles passent insensiblement dans de plus grands, jusqu'à ce qu'elles soient portées au ventricule droit du cœur, d'où elles se répandent avec le sang dans toutes les parties & tous les conduits du corps. Si elles rencontrent dans leur route des corps heterogenes, qui s'étant arrêtés & fixés dans les passages, y causent des *obstructions*, elles les heurtent avec impetuosité, & par leur pesanteur naturelle jointe à la rapidité de leur mouvement, elles les détachent & les entraînent avec elles, & dégagent ainsi la partie obstruée.

L'USAGE DU MERCURE. 3

Ce qui le confirme, c'est que les douleurs des verolés cessent, aussi-tôt qu'on leur a administré une certaine quantité de Mercure. Ensuite les particules globuleuses de ce Mineral attaquent les acides du *Virus*, ou le ferment verolique, & après les avoir divisés, & brisés, elles se font un passage & les entraînent avec elles par les évacuations naturelles, comme on l'a d'abord remarqué. Il importe fort peu de savoir si cette opération se fait par le roulement & le choc de ces particules, ou par leur fermentation avec les acides du *Virus* avec lesquels elles s'accrochent, d'où résulte la dissolution generale du *Virus*, & la purification de toute la masse du sang. Il suffit que la chose est certaine par l'expérience, quoi que je croie qu'elle se fasse par l'une & par l'autre de ces deux voies, & que le choc des parties du Mercure précède leur fermentation avec celles du *Virus*.

Le Mercure crud pris intérieurement, & dans la même quantité, c'est à dire d'une à deux onces, produit les mêmes effets, pourvû qu'il soit bien préparé. Car il faut premièrement l'éteindre & le diviser en particules imperceptibles, & puis le mêler avec des ingrédients qui puissent empêcher l'estomach de le revivifier par sa chaleur naturelle & par son ferment, sans quoi toutes ces particules se réuniroient, & formeroient un tout qui par son propre poids, se précipiteroit par les selles. La préparation dont je me sers, est telle que le Mercure se répand dans toute la masse du sang, produit les mêmes effets salutaires, & passe par les mêmes évacuations

4 DISSERTATION SUR

naturelles, que celui que j'emploie extérieurement par les frictions.

AVANT que de la mettre en usage, je fis l'expérience suivante. Je pris deux drachmes de Mercure ainsi préparé, que je partageai en quatre portions égales. Je mis séparément chaque portion dans une tasse de porcelaine; dans l'une je versai de l'eau bouillante, dans l'autre de l'esprit de vin, dans la troisième de l'eau froide, & dans la quatrième je fis chauffer du jus de citron, avec parties égales d'eau bouillante & d'esprit de vin. Ensuite, avec une spatule d'ivoire, je dissous chacune de ces portions en les broiant fortement; je les fis sécher dans une étuve, & quand le tout fut sec jusqu'à la consistance d'un électuaire solide, il me fut impossible de distinguer aucune particule de Mercure. Après cela, je remis ces quatre portions ensemble, & j'en formai des pillules. Puis, j'enfermai un chien pendant quarante jours, & je lui fis prendre deux onces de Mercure ainsi préparé, ne lui donnant tout ce tems-là que du pain & du lait. Il purgea cinq ou six fois pendant les deux premiers jours, ensuite il ne purgea qu'une fois en huit jours: Il mangeoit peu, mais il beuvoit beaucoup, Au bout de quinze jours, il commença à baver copieusement, ce qui dura trois ou quatre jours. Le vingtième jour il bût très peu, mais il urina beaucoup, & cela continua jusqu'au trentième jour. Alors je lui présentai de la viande, il en mangea un peu, mais il avoit de la peine à l'avalier. Je lui fis ensuite prendre trois prises, en différentes fois,

de

L'USAGE DU MERCURE. 5

de poudre de semence de *Stafis* aigre, qui le purgea par haut & par bas. Cela fait, je lui donnai de la viande & du pain, qu'il mangea avec la même avidité qu'avant l'épreuve. Après l'avoir lâché, je ramassai avec soin ses excréments, & les fis sécher à l'ombre : J'en fis ensuite l'analyse la plus exacte, mais je ne pus trouver en tout que vingt grains de Mercure. Dès lors, je résolus de me servir de cette préparation, ou de ces pillules ; j'en ai fait usage en plusieurs rencontres, & je puis assurer qu'elles m'ont toujours aussi bien réussi que mon onguent *Mercuriel* ; s'il y a quelque différence, c'est qu'elles produisent un peu plus lentement leur effet, & qu'elles conviennent mieux dans de certaines maladies, ou lorsque le mal n'attaque pas les os. C'est à quoi je fais aussi toujours une particulière attention, de même qu'à varier les ingrédients de mes préparations, selon la différence des cas qui se présentent : Et c'est par ce moyen que j'ai guéri des Maladies réputées de tout tems incurables, non seulement par les Auteurs qui en ont traité, mais même par les plus habiles Medecins modernes, du moins qui me soient connus. La relation circonstanciée que je donnerai dans la suite, de quelques Cures que j'ai faites, tant ici qu'à *St. Petersbourg*, en fournira une preuve incontestable.

MAIS afin que le Mercure produise son effet, diverses choses sont requises. 1. Il faut qu'il soit bien éteint, & bien mêlé avec les ingrédients convenables, comme je l'ai déjà fait voir. 2. Il faut que le Malade soit bien préparé, pour que
son

son corps puisse recevoir la quantité suffisante de Mercure; car sans cette précaution on ne peut s'attendre qu'à de fâcheux accidens, comme l'expérience le prouve tous les jours, en particulier dans la salivation. 3. Il faut que la quantité de Mercure, qui ne doit jamais passer deux onces, soit proportionnée avec soin au degré de la maladie, & à la force du malade. 4. Il faut avoir égard dans l'administration de ce remède, aux différens climats, & aux différentes saisons où l'on se trouve. 5. Il faut être fort attentif aux premières opérations du Mercure, pour les augmenter, les moderer; ou les suspendre suivant que cela est nécessaire. 6. Il faut que la chambre du malade soit entretenue dans un degré de chaleur convenable à la Methode dont on le traite. 7. Enfin, il faut que les évacuations soient bien conditionnées, & conformes aux règles approuvées par les meilleurs Medecins.

Ces évacuations se font ordinairement par la voie de la salivation; sur quoi il est à propos de remarquer, 1. Que si la salivation est abondante pendant les trois ou quatre premiers jours, la cure ne réussira point, parce que le Mercure ne reste pas assez long-tems dans le corps pour produire son effet. 2. Que si le malade est tourmenté de tranchées & d'un cours de ventre, & que cela continue sept ou huit jours, il meurt, ou du moins il ne guérit pas, & il faut recommencer au plutôt le remède. Car le cours de ventre empêche que le flux de bouche ne se fasse régulièrement, & entraîne par cette voie les particules du Mercure avant qu'elles aient pu agir
suffisamment.

L'USAGE DU MERCURE. 7

suffisamment sur le *Virus* de la Verole. 3. Que si l'on ne remédie promptement aux convulsions, transports au cerveau, delires, & sueurs froides, on peut survenir, le malade est bien-tôt emporté. 4. Enfin, que si la salivation n'est pas régulière, & assez copieuse, c'est à dire depuis trois jusqu'à quatre pintes toutes les vingt quatre heures, pendant trois semaines ou un mois, le remède est infructueux.

Quoi qu'on puisse prévenir tous ces inconveniens, & que je sois même persuadé qu'ils ne viennent que de ce qu'on ne prépare pas assez bien le corps des malades, & qu'on n'observe pas avec assez de soin les autres règles nécessaires; cependant la salivation est si incommode & si sujette à de fâcheux accidens, qu'il seroit à souhaiter qu'on eut quelque autre methode plus sûre & plus facile tout ensemble. C'est ce qu'une longue expérience m'a fait heureusement trouver, après ce que j'en avois vû pratiquer autrefois dans l'Université de *Montpellier*, où j'ai étudié en Chirurgie.*

Ayant remarqué que les malades n'étoient mais plus sûrement guéris par la salivation, quand ils suoiient & urinoient beaucoup, j'ai fait expérience sur expérience pour disposer le corps des verolés à recevoir mon remède, de manière que le Mercure opérât par les sueurs & les urines, fût toujours efficace dans tous les climats. J'ai satisfaction d'y être parvenu; D'autres en prennent les mêmes soins, & la même peine, pour

Voies ce qu'on en a dit dans l'*Avertissement*.

soient

roient y parvenir aussi bien que moi. Mais comme après les pertes considérables que j'ai faites, il ne me reste d'autre ressource que l'expérience particulière que j'ai acquise dans cette branche de ma profession, j'espère qu'on ne trouvera pas mauvais, si je garde par devers moi mon secret, jusqu'à ce que de meilleures circonstances me permettent de le communiquer au Public avec les observations que j'ai faites à loisir sur cette matière.

UNE constante expérience a appris aux Médecins que toutes les maladies épidémiques se guérissent pour l'ordinaire plus sûrement & plus promptement quand la matière *morbifique* se décharge par les sueurs & les urines, que quand elle passe par les autres évacuations. Et c'est un fait que la masse du sang se purifie beaucoup mieux par une transpiration insensible, que par toute autre voie. Suivant cela, la méthode que je propose de guérir les maux veneriens par les sueurs & les urines, sans salivation, doit nécessairement être la meilleure & la plus sûre. Aussi puis-je assurer qu'elle ne m'a jamais manqué, depuis plus de vingt ans que je l'ai mise en pratique. D'ailleurs, elle a de très grands avantages sur celle de la salivation. 1. Il se trouve des Malades si foibles, qu'on ne sauroit les faire saliver sans les exposer à un danger manifeste de mourir dans l'opération; mais à quelque extrémité qu'ils soient réduits, ils peuvent prendre mon remède sans aucun inconvénient, & en espérer un heureux succès. 2. Il n'y a point d'accident à appréhender ni pendant ni après la

L'USAGE DU MERCURE. 9

la cure, comme je la fais; mais il y en a beaucoup dans la Salivation. 3. La Salivation n'est pas seulement dangereuse, mais encore très douloureuse & très incommode; au lieu que les Malades peuvent être guéris par ma Methode, presque sans douleur & sans incommode; leurs Amis peuvent les voir librement & sans crainte, & leur aider à passer agréablement le tems qu'ils sont obligés de garder la chambre. 4. Enfin mon remède peut sûrement tirer d'affaire ceux que la Salivation a manqués, quoi qu'il ne faille pour cela ni plus de tems, ni une plus grande dose de Mercure.

Au reste, je dois repeter ici, & justifier ce que j'ai avancé plus haut, que pour que le Mercure guérisse radicalement les maux Veneriens, il faut qu'il soit préparé sans feu & sans acide corrosif, & que le corps du Malade soit disposé par une diete & des remèdes convenables, à recevoir une quantité suffisante de ce Mineral; deux choses en quoi l'on manque presque généralement, & qui font que la plupart des Cures ne réussissent point, ou ne sont tout au plus que des palliatifs. En effet, pour commencer par la première, toutes les préparations chymiques ouvrent trop le corps des petits globules du Mercure, ce qui rend son action beaucoup plus prompte, & fait qu'il ne reste pas assez dans le corps, pour y briser les acides du *Virus*, & les entraîner avec lui. Il cause d'abord une si grande évacuation de salive, qu'il est impossible d'en donner une quantité suffisante pour guérir radicalement; car l'on remarque que trois ou quatre drachmes de

ces sortes de préparations, prises intérieurement, produisent une évacuation aussi abondante, que deux onces de Mercure par les frictions. De plus, il est certain que les particules ignées du feu, & les acides corrosifs des Ingrédients qu'on emploie dans toutes les préparations chymiques, pènètrent & accrochent si fortement les globules du Mercure, qu'elles changent sa figure sphérique, & le rendent incapable de pènèttrer le tissu des os cariés, & d'y détruire les acides du *Virus*, sans quoi il est impossible qu'il y ait de véritable guérison.

POUR ce qui est de préparer le corps du Malade, avant que de lui administrer le Mercure, la plûpart des Medecins & des Chirurgiens regardent cela comme une chose parfaitement inutile, & sont d'opinion que la Salivation procurée par une ou deux frictions, & par quelques prises de Mercure chymiquement préparé, est suffisante pour guérir radicalement une Ver le confirmée. Cependant rien n'est plus aisé que de prouver le contraire. Le Mercure ne sauroit agir efficacement sur les acides du *Virus*, si le Malade n'a pas été bien préparé, 1. Parce que les pores de la peau ne sont pas assez ouverts pour l'introduction du Mercure par les frictions, non plus que pour sa sortie graduelle après son opération dans la masse du sang, & dans tous les conduits du corps. 2. Parce que les humeurs & les acides qui s'y rencontrent, n'ayant pas été diminués par des évacuations nécessaires, sont en trop grande abondance pour que le Mercure puisse agir librement sur le *Virus*, 3. Parce que les

Vaif-

L'USAGE DU MERCURE. II

Vaisseaux étant pleins, ne peuvent pas recevoir une quantité suffisante de Mercure, ni en supporter le poids ; Ainsi le cœur se contracte, & par la multitude de ses mouvemens convulsifs qu'il communique aux artères & au sang, les globules de ce Mineral sont poussés avec rapidité vers les glandes salivaires ; & quand une fois il s'est fait un passage au travers de ces glandes, on a beau en donner doze sur doze, intérieurement ou extérieurement, il suit toujours sa première détermination, sans s'arrêter dans le sang, & dans les conduits du corps. Il ne faut donc pas s'étonner si cette Methode est infructueuse, et même suivie le plus souvent d'accidens fâcheux, sur tout lorsque le *Virus* s'est fixé sur les os. Ceux là mêmes qui la suivent, ont pû s'en convaincre mille fois par leur propre expérience ; mais malheureusement le préjugé et l'obstination l'emportent. Entre un grand nombre d'exemples que je pourrois en alleguer, je me contenterai de rapporter celui ci, dont j'ai les preuves en main. Un Valet de chambre d'un Seigneur de la Cour avoit pris du Mercure, presque tous les jours, pendant huit semaines consecutives, intérieurement & extérieurement, mais sans avoir auparavant préparé son corps. Il se vit bien tôt réduit à un état des plus tristes : Il tomboit à tout moment en syncope ; il étoit accablé de maux de cœur, de sueurs froides, & d'une difficulté de respiration si fâcheuse qu'elle l'obligeoit à se lever du lit, malgré sa grande foiblesse, crainte de suffoquer. Enfin, je fus appelé, et avec la bénédiction de Dieu je le guéris

si bien par ma Methode, en moins de trois semaines, qu'il partit d'abord après, pour aller joindre son Maître qui étoit allé en France.

LES Medecins, & autres qui prétendent guérir les Maux vénériens les plus inveterés par les seules Pillules mercurielles préparées chymiquement, sans y disposer le corps des Malades, & sans leur faire observer de regime, ni même garder la chambre, sont regardés, avec raison, par les plus expérimentés dans cet Art, comme de francs Charlatans qui ne cherchent qu'à en imposer au Public. Leurs Cures ne sont que de misérables palliatifs, & bien tôt l'on voit les symptomes des mêmes Maladies reparoitre pires qu'auparavant: Car les prétendus Spécifiques dont ils se servent, ne font qu'émousser les pointes exaltées du *Virus*, et que donner à son mouvement une autre détermination; de sorte que par le long séjour qu'il fait dans la masse du sang, il en corrompt insensiblement la substance, & en particulier les particules balsamiques qui sont propres pour la generation. D'où il arrive que l'infection se communique d'un sexe à l'autre, & des Pères aux Enfants. Quelquefois, à la verité, le *Virus* se trouve enveloppé dans les parties sulphureuses du sang, et y demeure assez long-tems sans se manifester au dehors; mais tôt ou tard il se dégage, & cause de nouvelles Maladies. Il paroît dans les Enfants qui naissent de ceux qui en sont infectés, quoi que pour l'ordinaire sous d'autres formes, comme les Ecroûelles, les *Nœuds**

* Maladie fort commune en Angleterre, & que les Anglois appellent *Rickets*.

les Ulceres, Fistules, Pustules, Dartres, le Scorbut, le Rhumatisme, & même la Goutte. Et ce qui prouve que ces Maux sont bien souvent le fruit de la débauche des Péres, c'est que rien ne peut les guérir que les mêmes remèdes dont on se sert pour la Verole, comme je l'ai plusieurs fois éprouvé. Voilà pourquoi j'ai remarqué dès le commencement de cette Dissertation, que le Mercure étoit un spécifique non seulement pour les Maux veneriens, mais encore pour quelques autres qui y ont rapport, ou qui en dérivent.

MAIS comme en fait de Medecine & de Chirurgie, tous les plus beaux raisonnemens du monde ne signifient rien, s'ils ne sont soutenus de l'expérience, je vais produire quelques exemples bien attestés, de personnes que j'ai guéries radicalement des uns & des autres de ces Maux en suivant la Methode dont il s'agit.

1. IL y a environ dix-huit ans, que la fille d'un Batelier de *Richmond*, nommé *Fletcher*, me fit appeller. Elle avoit été fortement salivée un an auparavant; mais il lui étoit resté de si grands maux de tête, qu'elle ne pouvoit absolument point dormir, & loin d'être guérie, elle avoit la moitié de la machoire inférieure du côté gauche actuellement cariée. Je la tirai d'affaire dans l'espace de six semaines, par le moien du Mercure sans salivation. Je puis produire les pièces qui s'exfolièrent de sa machoire. Elle s'est mariée depuis à un Cordonnier du même lieu, dont le nom est *Burges*, & elle vit encore.

2. CINQ ans après, je guéris de la même manière

ère un Valet du feu Duc de *Devonshire*. Il étoit si mal que le Medecin de ce Seigneur & un Chirurgien de reputation furent d'avis qu'il étoit inutile de lui administrer des remèdes. Il ne pouvoit dormir ni nuit ni jour depuis quatre mois, il rendoit tout ce qu'il avaloit, il crachoit du sang corrompu, il avoit une *exostose* à l'une de ses jambes, l'os du nez carié; et il étoit, outre cela, si foible qu'à grand peine pouvoit il se lever du lit. Je demurai deux mois et demi à le guérir parfaitement, sans employer la Salivation. J'ai encore les pièces qui sortirent de son nez par exfoliation. Il se maria peu de tems après, & il a des Enfans de son mariage, qui jouissent aussi bien que lui d'une parfaite santé. Mr. *Huet* Maitre d'Hotel, Mr. *Darington* Ecuier, & Mr. *Burnefields* Apotiquaire du feu Duc, peuvent rendre témoignage de ce fait, de même que le Medecin & le Chirurgien dont j'ai parlé et que je crois assez équitables pour cela.

3. L'Année suivante, Mr. le Capitaine *Clapié*, du Regiment de feu Mr. *Labouffetière*, me fit appeler pour le traiter d'une fistule qu'il avoit au bas de la Verge, & au travers de laquelle son urine passoit. Outre cela, il s'y étoit formé un corps dur de substance charnuë, de la grosseur de deux gros œufs; & l'uretre étoit bouché en trois différens endroits, ce qui avoit tellement retréci le passage qu'il étoit difficile d'y introduire une chandelle de cire, ni aucune autre chose de la grosseur d'une tête d'épingle. Il avoit eu auparavant l'avis de quatre habiles Chirurgiens, qui après une longue consultation lui avoient déclaré qu'ils

L'USAGE DU MERCURE. 15

qu'ils ne voioient aucun moien de le tirer d'affaire. Je le traitai selon ma methode avec tant de succez, qu'au bout de huit mois il urinoit librement par la voie naturelle; & il se rétablit si bien qu'il partit peu de tems après pour la campagne, & qu'il a eu depuis plusieurs Enfans tous fort sains. Mr. *Verdier* Cuifinier de la Reine, chez qui il logeoit alors, & qui vit encore, a été témoin de cette Cure.

4. EN voici une plus récente, mais qui n'en est pas moins remarquable. Il y a environ cinq ans que le fils d'un Marchand de soie, dans *Devonshire-Square*, aiant été mal traité d'une Gonorrhée virulente & d'un chancre, perdit entièrement l'usage de sa main droite. Il avoit depuis quatre mois des *nodus* dans presque toutes les jointures du poignet & de la main. Un très habile Chirurgien qui étoit son Parent, entreprit de le guérir, mais voiant au bout de six semaines que tous ses soins étoient inutiles, il l'abandonna. Le jeune homme s'adressa ensuite à Mrs. *Turner* & *Plumbtree* Medecins de reputation, & à Mr. *Ferne* Chirurgien de l'Hopital de St. *Thomas*, d'un très grand mérite. Ils furent tous d'avis de le faire passer par une Salivation regulière, comme étant le seul remède qui pût le sauver. Mais le Malade ne pouvant s'y résoudre, eut recours à moi, & dans l'espace de cinq semaines je le guéris si bien par ma Methode, qu'il fut en état de tenir les Livres de son Père. Mr. *Ferne* me fit la grace de le venir voir sur la fin de la Cure, & déclara qu'il étoit surpris & en même tems charmé de le trouver en si bon état.

5. A PEU près dans le même tems, je fis deux Cures, pour la verité desquelles je puis en appeller ici au témoignage de trois Docteurs en Medecine des plus distingués, savoir Mr. le Chevalier *Hans Sloane*, & Mrs. *Hollings & Stuart*, Medecins de L. L. M. M. Britanniques. La première est celle d'un Musicien de l'*Opera*, qui avoit des ulcères dans la bouche, & l'interieur du nez plein non seulement d'ulcères, mais encore de gales seches & de poireaux. Le Dr. *Hollings* le vit & l'examina avant la Cure, & le Dr. *Sloane* après. La seconde est celle d'une Dame d'environ cinquante ans, qui s'étant mariée à un jeune Debauché, se trouva bien-tôt attaquée d'une Gonorrhée virulente des plus fâcheuses. Mr. *Coldom* habile Chirurgien, aiant été appelé, fut d'avis de la faire saliver. Mais le Mari n'y eut aucun égard, & m'envoia chercher quelques jours après. Je trouvai que le *Vagina* étoit relaché, sortoit hors des lèvres pour le moins trois pouces, & formoit une dureté schirreuse, de la grosseur du poing, & couverte d'ulcères purulens. Je guéris parfaitement cette Dame au bout de quatre Semaines, & le Dr. *Stuart* la vit chez moi dans le tems que je la traitois, & qu'elle étoit presque rétablie. Elle mourut deux ans après par l'excès de la boisson; mais le Musicien de l'*Opera* vit encore, & est prêt, non seulement de déclarer la verité du fait, mais encore de paroître devant ces trois fameux Medecins pour les convaincre de son entier rétablissement.

Je crains d'ennuier mes Lecteurs par un plus grand

L'USAGE DU MERCURE. 17

grand nombre d'exemples. Il est tems de faire mention de quelques autres Maladies que j'ai guéries en suivant la même Methode.

IL y a près de vingt ans, qu'un Rubanier du *Spittlefields* me fit voir un de ses Enfans, âgé d'environ six ans, qui avoit quatre ulcères à la jambe, & trois sur le dessus du pied, dont le pus traversoit la plante du pied : La cause de ces ulcères étoit une humeur scrophuleuse. Je guéris cet Enfant en trois mois, & il s'est toujours parfaitement bien porté depuis.

EN 1723, un Valet du feu Docteur *Burnet*, Chapelain de sa Majesté, souffroit depuis deux ans une violente & continuelle douleur à la plante du pied. A la fin, il s'y forma un absccez qui caria entièrement une des *phalanges*. Mr. *English*, Docteur en Medecine, & Mrs. *De Buffière* & *Brown* Chirurgiens furent d'avis de lui amputer la jambe ; mais il ne voulut jamais y consentir, & deux mois après il alla à l'Hopital de *St. Thomas*, pour s'y faire traiter. Il n'y fut pas plutôt qu'on resolut de lui faire la même opération, comme étant la seule chose qui pût lui sauver la vie. Il prévint l'exécution de ce dessein, en se retirant secrètement ; après quoi m'ayant été adressé, j'entrepris de le guerir sans lui couper la jambe. J'en vins heureusement à bout dans l'espace de dix-huit mois, à telles enseignes qu'il fut en état de faire le voiage de Suisse à pieds : Mais auparavant il se fit visiter par Mr. *De Buffière* qui l'assura de sa guérison, & me félicita même du bon succez que j'avois eu. La cause de son mal étoit une humeur scrophuleuse

dont il s'étoit fait à la longue un dépôt dans cette partie du corps. Mr. *David Mitchel*, Beau-frère de Mr. *Burnet*, & qui est encore plein de vie, peut attester la vérité de ce fait.

LA même année, *Sarmoise*, Cuisinier du Duc de *Queensbury* me fit appeller. Il étoit depuis neuf ans incommodé de plusieurs duretés & ulcères scrophuleux dans l'aine, & particulièrement sur l'os *pubis*, & jusqu'au *Scrotum*. Il avoit été dans les Pais étrangers, entre les mains de divers habiles Chirurgiens, & ensuite ici pendant quelque tems entre celles de Mr. *De Buffière*; mais les uns & les autres l'avoient abandonné comme incurable. Cependant par mes soins & par mon remède pris intérieurement, il fut guéri en moins de deux mois. Il a jouï depuis d'une parfaite santé pendant l'espace de dix ans; mais étant mort, il y a deux ans, d'une fièvre, son Ami Mr. *Verdier*, Cuisinier de la Reine, peut justifier la vérité de ce que j'avance.

IL me seroit aisé de produire un plus grand nombre d'exemples de cette nature, mais ceux que je viens de citer suffisent pour établir l'usage d'un remède si efficace dans diverses maladies réputées incurables, même par les meilleurs Auteurs.





RELATION ABREGÉE,

D E

L'Etat présent de la Medecine

E N

RUSSIE, &c.



VANT l'Empereur PIERRE I. la Medecine étoit très peu connue, & encore plus mal pratiquée en *Russie*. Les Grands Ducs avoient un Medecin & un Chirurgien affectés, les Patriarches de même; & si ils leur permettoient de visiter quelque Seigneur malade, on regardoit cela comme une grande faveur. Au reste, il ne paroît pas qu'il y eût d'autres Medecins ou Chirurgiens dans tout ce vaste Empire. Chacun étoit son propre Medecin, & se servoit dans le besoin de certains remèdes generaux que l'usage lui avoit appris à connoître, & qui consistoient sur tout dans les vertus des simples. Seulement il y avoit à *Moscou*

C 2

deux

deux Apotiquaires qui fournissoient des drogues & des remèdes à ceux qui en vouloient. Mais comme ils n'étoient assujettis à aucun règlement & qu'ils n'avoient aucune émulation, on peut aisément s'imaginer ce que c'étoit que leur *Pharmacie*.

PIERRE I. qui s'apperçut bien-tôt de cette disette étonnante de Medecins, de Chirurgiens, & d'Apotiquaires dans ses Etats, y en attira bon nombre des Pais étrangers, & leur assigna à tous des places & des appointemens convenables. Il établit dans chaque Division, ou Corps d'Armée, un Medecin & un Chirurgien en Chef, & dans chaque Regiment un Chirurgien major, avec ordre à ceux-ci de faire chaque jour au Medecin & au Chirurgien en chef, un rapport exact du nombre des Malades de leur Regiment, & de la nature de leurs Maladies ou de leurs accidens. De même, il établit sur la flotte un Chirurgien en Chef, & un pour chaque Vaisseau. Outre cela, il fit bâtir des Hôpitaux, un à *Moscou* pour les Troupes de terre, deux à *St Petersbourg*, dont l'un étoit pour les Troupes de terre, & l'autre pour la Flotte, un à *Cromstadt* aussi pour la Flotte, & un autre dans la ville d'*Astracan*, sur la mer *Caspienne*; & il y plaça un nombre suffisant de Medecins & de Chirurgiens. Voici de quelle manière il régla les gages des uns & des autres.

Aux Medecins & Chirurgiens en chef des Divisions, ou Corps d'armée, il assigna fix cens Roubles chacun par an, qui font environ cent trente cinq Livres Sterling.

A son premier Medecin deux mille Roubles, avec le titre d'*Excellence*; & à ses deux Chirurgiens, six cens Roubles chacun.

Aux Chirurgiens majors des Regimens cent cinquante Roubles.

Au Chirurgien en Chef de la flotte six cens Roubles.

Aux Chirurgiens de chaque vaisseau de guerre cent cinquante Roubles.

Aux Chirurgiens des Gardes quatre cens Roubles.

Aux Medecins des Hôpitaux six cens Roubles, & aux Chirurgiens trois cens.

Ce Prince ordonna encore que tous les Chirurgiens seroient pourvûs à ses fraix des Instrumens, des Drogues & des Remèdes dont ils auroient besoin. Mais aiant été bien-tôt informé de la mauvaise foi des deux Apotiquaires de *Moscou*, tant dans la préparation que dans la vente des remèdes, il fit ériger avec toute la diligence possible quatre Apotiquaireries publiques à *St. Petersbourg*, & deux à *Moscou*, les fournit de drogues, d'instrumens & d'utenfiles necessaires, & fit venir d'Allemagne des Apotiquaires, à qui il assigna six cens Roubles d'appointement par an, & des gages honnêtes pour leurs garçons & ouvriers. Il nomma dans chaque lieu un Medecin des plus experts pour l'examen des drogues, & des préparations tant *chymiques* que *galeniques*, avec ordre d'en régler le prix, & d'en donner un compte exact à son premier Medecin. Il défendit sur peine de chatiment corporel à toute autre personne de vendre directement ou indirectement des

des drogues ou remèdes, à moins qu'il n'en eut une permission expresse signée de sa main, & aux Apotiquaires établis d'exécuter aucune ordonnance de Medecins ou Chirurgiens qui ne seroient pas actuellement à son service, ou au service des Ministres étrangers, ou qui n'auroient pas été approuvés par son premier Medecin comme des gens deüement qualifiés pour exercer la Medecine ou la Chirurgie. Enfin il régla les visites des Medecins sur le pied de deux roubles, ou écus, chacune, & celles des Chirurgiens sur le pied d'un écu. Mais malgré toutes ses précautions, un grand nombre d'Empiriques & de Charlatans se répandirent dans ses Etats, & l'on admit au rang des Medecins & des Chirurgiens à gages des gens d'une très petite capacité. Pour remedier à l'un & à l'autre de ces desordres, l'Empereur établit une espèce de chambre, qu'on appelle la *Chancellerie de Medecine*, composée d'un Medecin & d'un Chirurgien des plus habiles, d'un Secretaire, & de plusieurs Clercs, pour examiner les lettres ou titres de tous les Medecins & Chirurgiens qui étoient actuellement à son service, ou qui souhaiteroient dans la suite d'y entrer, de même que de ceux qui sans être à son service, avoient obtenu ou obtiendroient le privilège d'exercer ces professions. Cette chambre avoit le pouvoir, non seulement d'examiner leurs lettres, mais encore de les examiner eux mêmes, de les renvoyer s'ils n'avoient pas la capacité requise, & s'ils l'avoient, de leur en expedier un Acte, & d'enregistrer leur nom & leur demeure. C'étoit aussi à elle que les Colonels des Regimens,

mens, les Generaux d'armée, les Amiraux de la Flotte, les Capitaines des Vaisseaux de guerre, & les Directeurs des Hôpitaux devoient s'adresser pour avoir les Medecins, Chirurgiens, remèdes, ou instrumens dont ils auroient besoin. Ce Prince publia en même tems un Edit qui ordonnoit à tous ceux qui ne voudroient pas se soumettre à cet Etablissement, de sortir de ses Etats, à peine aux contrevenans d'être poursuivis selon toute la rigueur des Loix. Et lorsqu'il fonda l'Academie des Sciences & des Belles lettres à St. *Petersbourg*, il eut soin d'y établir deux pensions honorables, l'une pour un Professeur en Medecine, & l'autre pour un Professeur en Anatomie, lesquels seroient obligés de faire regulièrement des Leçons publiques pour l'instruction de ceux qui se destineroient à ces professions là.

Tous ces Règlemens, très sages en eux-mêmes, ont été religieusement observés pendant le règne de CATHERINE, & de PIERRE II. Mais l'Imperatrice régnante a jugé à propos d'y faire quelques changemens. Elle a honoré son Medecin du titre d'*Archiatre*, ou premier Medecin de tout l'Empire, & l'a revêtu du pouvoir absolu de diriger tout ce qui appattient à la Medecine, de disposer de toutes les places de Medecin de Chirurgien & d'Apotiquaire dans toute l'étendue de ses Etats, & d'infliger tels chatimens que bon lui semble à ceux qui refuserent d'obéir à ses ordres ou de se soumettre à ses règlemens; au lieu que ses Predecesseurs s'étoient toujours réservé la nomination des places, & la connoissance des cas particuliers qui pouvoient se présenter. Et
pou

pour le mettre en état de soutenir avec honneur une dignité si relevée, elle lui a assigné une pension annuelle de huit mille Roubles, avec un Appartement magnifique dans le Palais, bouche en Cour, équipage, domestiques, &c. J'avouë que quoi qu'il semble dangereux de confier à un seul homme un pouvoir si vaste & si absolu, cependant si ce poste étoit occupé par un Medecin également habile, judicieux & intègre, la Medecine, la Chirurgie & leurs dépendances en retireroient un avantage infini, & bien-tôt l'on verroit ces arts si necessaires à la Societé fleurir en *Russie*, autant que dans aucun autre país de l'Europe. Mais malheureusement il a été rempli depuis l'avenement de sa Majesté Imperiale à la Couronne, par un homme qui à une capacité très mediocre joint un esprit des plus bizarres, des plus hautains & des plus entêtés. Je n'aurois garde de m'exprimer ainsi, si ce n'étoit là un fait averé & de notorieté publique. Les Medecins Chirurgiens & Apotiquaires de ce vaste Empire n'ont que trop éprouvé sa tyrannie. L'Academie des Sciences, les Seigneurs mêmes de la Cour n'ont pas été à l'abri de ses manières insolentes & capricieuses. On l'a vû plus d'une fois mépriser leurs recommandations, choisir des ignorans pour remplir les places vacantes, tandis qu'il s'en présentoit de très capables, éloigner les personnes du premier mérite, transferer les gens d'un bon poste à un poste fort mediocre sur le moindre mécontentement, & releguer en *Siberie* ceux qui étoient assez hardis pour se plaindre ou pour censurer sa conduite. Et il le pouvoit d'autant

d'autant plus impunément, qu'il est défendu à toute personne sous peine de chatiment corporel de présenter aucun Placet, ou de s'adresser directement à l'Imperatrice, de sorte qu'un Medecin, Chirurgien, ou Apotiquaire maltraité ne sauroit porter ses plaintes ailleurs qu'à la *Chancellerie de Medecine*, où Mr. l'*Archiatre* est tout ensemble Juge & Partie. Ainsi on peut dire que son pouvoir est aussi absolu que celui du grand Inquisiteur d'Espagne, & qu'il n'en use guère mieux.

MAIS pour donner à mes Lecteurs un échantillon de l'esprit capricieux & tyrannique de cet homme, je vais reciter en aussi peu de mots qu'il me sera possible, ce que j'en ai éprouvé moi même. Il y a environ trois ans, qu'ayant formé le dessein d'aller m'établir en *Russie*, je partis avec ma famille, à la suite de Mylord *Forbes*, qui alloit dans ce pais-là, en qualité d'Envoié extraordinaire & plenipotentiaire de sa *Majesté Britannique*, à qui j'avois été très fortement recommandé par des personnes de distinction. Mr. le Prince de *Cantemir*, Ministre de l'Imperatrice de *Russie*, auprès de sa ditte Majesté, écrivit en ma faveur, & de la manière du monde la plus obligeante, à Mr. le Comte de *Biron*, Grand Chambellan & premier Ministre de cette Princesse, à Mr. le Comte de *Levenvult*, son grand Maréchal, & à Mr. le Prince *Throbouskoy*, Major General de ses Gardes, les priant de me procurer quelque poste honorable, comme celui de Chirurgien Major d'un des Hopitaux de *St. Petersbourg*, ou dans les Gardes. Je remis d'abord à mon arrivée ces Lèvres en main propre : Les

D

Seigneurs

Seigneurs à qui elles étoient adressées, me reçurent fort gracieusement, & m'assurèrent de leur protection; mais ils me dirent en même tems qu'il falloit que j'allasse faire la reverence à Mr. l'*Archiatre*, sans lequel il n'y avoit rien à faire, & qu'ils auroient soin de le prévenir en ma faveur. Effectivement ils prirent la peine de lui parler, mais le succez ne répondit ni à leur attente ni à la mienne. Il me reçut avec beaucoup de froideur, pour ne rien dire de plus; & après que je lui eus expliqué le sujet de ma visite, il me répondit fièrement qu'il n'y avoit point de place vacante, telle que je la souhaitois, & qu'on me l'avoit fait espérer, mais qu'il y en avoit d'autres dans les Regimens & dans la Flotte, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour moi étoit de m'en donner une. Je lui repliquai, qu'étant chargé de famille cela ne pouvoit pas me convenir, attendu que les appointemens de ces sortes de places n'étoient que de cent cinquante Roubles; mais que je le priois de se souvenir de moi lors qu'il se présenteroit quelque chose de meilleur. Là dessus il me tourna le dos, & passa dans une autre chambre sans me dire un seul mot. On peut juger qu'elle fut ma surprise; je me retirai tout confus, & ne sachant quel parti prendre. Je n'avois garde de m'adresser à Mylord *Forbes*, qui, pour des raisons que je dirai tout à l'heure, m'avoit déjà déclaré qu'il ne pouvoit me rendre aucun service, & que je ne devois pas compter sur lui. Je courus chez Mr. *Rondeau*, Resident de sa *Majesté Britannique*, je lui comptai la manière dont Mr. l'*Archiatre* m'avoit reçu, je lui

fis voir mes Certificats des Maitres Chirurgiens de *Montpellier*, ceux de l'*Hôtel Dieu de Paris* où j'ai servi quelques années, mes Lettres de Maitrise de *Londres*, & ma Patente de Ventoufeur de S. A. R. Monseigneur le *Prince de Galles*, & je le priaï de m'honorer de sa protection; mais il me tint le même langage que Mylord *Forbes*, & par les mêmes raisons.

Sur ces entrefaites, j'eus le bonheur d'être introduit chez Mr. *Le Fort*, Envoïé extraordinaire du Roi de *Pologne*, auprès de l'Imperatrice de *Russie*. Comme c'est un Seigneur très affable, & qui se fait un plaisir de rendre service aux Etrangers qui s'adressent à lui, j'en fus parfaitement bien reçu. Il me communiqua même l'état de sa santé; il me dit que depuis environ trois mois il avoit eu trois attaques d'*Epilepsie*, & il ajouta qu'il souhaitoit que je voulusse avoir une consultation là-dessus avec Mr. *Divernois*, Professeur en Anatomie dans l'*Academie Impériale des Sciences*, qui étoit son Medecin. Je fus ravi de trouver l'occasion de me faire connoître, & je n'eus garde de la laisser échapper. Au jour & à l'heure marquée, je me rendis chez son Excellence, où j'eus d'abord un assez long entretien avec Mr. *Divernois*, sur différentes sortes de Maux qui sont proprement du ressort de la Chirurgie. Il me parut satisfait de mes raisonnemens, & me rendit ensuite un compte exact de la maladie de ce Seigneur, des remèdes qu'on lui avoit administrés, & de la manière dont il croïoit qu'on devoit s'y prendre à l'avenir pour opérer sa guérison. Je ne fus pas tout à fait de

son avis, & je lui en dis naturellement ma pensée que j'appuiai des meilleures raisons que je pûs; mais il ne voulut point s'y rendre, & il continua à suivre la methode qu'il avoit proposée. Cependant, Mr. l'Envoié empirant à vuë d'œil, le determina enfin à essayer la mienne, & par le simple usage qu'il fit de quelques remèdes que j'avois indiqués, il se trouva beaucoup mieux en peu de tems. Cela augmenta la confiance qu'il avoit commencé d'avoir en moi, & lui fit redoubler son attention à me rendre service. Je l'instruisis alors de la manière dont j'avois été reçu de Mr. l'*Archiatre*, & de ce que j'avois à espérer du côté de Mylord *Forbes* & de Mr. *Rondeau*. Il m'exhorta à la patience, & me dit que Mr. l'*Archiatre* étoit d'une humeur fort capricieuse, qu'il falloit me faire connoître par ma pratique, & qu'il m'en fourniroit bientôt les occasions; qu'à l'égard de l'Ambassadeur & du Résident d'*Angleterre*, le refus qu'ils avoient fait de me protéger venoit de ce que Mr. *Rondeau* logeoit chez lui depuis quelques années un Chirurgien *Irlandois*, dont il faisoit grand cas. Il auroit pû ajouter, qu'une Politique outrée y avoit beaucoup de part, Mylord *Forbes* & Mr. *Rondeau* craignant, s'ils s'interessoit pour moi, de déplaire à Mr. l'*Archiatre*, qu'ils faisoient avoir l'oreille de l'Imperatrice.

QUELQUES jours après cette conversation que j'eus avec Mr. *Le Fort*, Mr. le Prince *Throbouzkoy* dont j'ai déjà parlé, me fit dire qu'on me destinoit une place de Chirurgien Major dans les Gardes, qui devoit être vacante dans trois Semaines,

maines. Au bout de ce tems-là je me rendis chez ce Seigneur ; mais je ne fus pas peu surpris d'apprendre de sa propre bouche, que quoi qu'il eut mis tout en œuvre, conjointement avec ses amis, pour me faire avoir cette place, il n'avoit jamais pû en venir à bout, Mr. l'*Archiatre* aiant déclaré tout net qu'il vouloit la donner à une autre personne qu'il avoit en vuë. Je fus donc réduit à faire de mon mieux, & à chercher par ma pratique particulière les moiens de subvenir aux besoins de ma famille. La Providence m'en fournit les occasions, & je puis dire que j'eus à cet égard tout le succez que je pouvois naturellement espérer dans de pareilles circonstances. Mais cela même ne fit qu'aigrir toujours d'avantage l'esprit de Mr. l'*Archiatre*. Il envoya chez moi des Soldats, avec ordre de me conduire à la *Chancellerie de Medecine*, pour y produire les titres en vertu desquels j'exerceois ma profession. J'y parus, & je montrai mes Lettres de Chirurgien Juré de *Londres*, qu'on enregistra, & qu'on me renvoia deux jours après. Je devois en consequence, suivant les réglemens de *Pierre I.* avoir le même droit de pratiquer la Chirurgie, & de me fournir de remèdes chez les Apotiquaires, en paiant, que les Chirurgiens qui étoient au service de S. M. Cependant Mr. l'*Archiatre* ne jugea pas à propos de m'en laisser jouir long-tems. Au bout de quatre mois il me fit sentir jusqu'où pouvoit s'étendre sa tyrannie. Aiant été informé qu'on vouloit mettre entre mes mains un Jeune homme de distinction, de l'*Académie des Cadets*, pour le guérir d'une Ve-
role

role confirmée, contre laquelle tous les remèdes ordinaires avoient été inutiles depuis environ quatorze mois, & que plusieurs Medecins & Chirurgiens avoient même déclarée incurable, il ne put plus se contenir. Il fit défense aux Apotiquaires, sur peine de perdre leurs places, de vendre aucune drogue ni remède aux Medecins ou Chirurgiens qui ne seroient pas actuellement au service de l'Imperatrice. Cet ordre injuste qui m'ôtoit tout moien d'exercer ma profession, m'obligea de lui présenter requête pour le prier, que sans avoir égard à mes lettres de Chirurgien Juré, déjà enregistrées, il voulut me faire examiner par la *Chancellerie de Medecine*, & si j'étois trouvé capable, m'accorder la liberté de pratiquer & d'avoir des remèdes comme auparavant. Mais il fut inflexible, & je vis bien qu'il avoit juré ma perte. J'en portai mes plaintes à Mylord *Forbes*, le suppliant de m'accorder sa protection, comme à un Sujet de S. M. *Britannique*, qui étoit même au service de Monseigneur le *Prince de Galles*, & dont il n'avoit aucun lieu d'être mécontent. Cependant il me la refusa d'une manière assez dure, sans doute par les mêmes raisons que j'ai déjà dites. Là dessus je m'adressai à Mr. l'Envoié *Le Fort*, & à Mr. le Comte de *Lignard* son Collègue, Seigneur d'un merite très distingué, qui furent plus humains, & qui me prirent aussi-tôt sous leur protection. Ainsi, quand j'eus besoin dans la suite de drogues ou de remèdes, je ne fis que mettre au bas de mes ordonnances, pour son Excellence

cellence Mr. Le Fort, ou Mr. Le Comte de Lignard, comme si j'eusse été à leur Service.

CEPENDANT je présentai, par l'avis de ces deux Seigneurs, un Mémoire à Mrs. de l'*Académie Impériale des Sciences*, dans lequel j'exposois ma methode pour la guérison des Maladies Veneriennes, sans salivation, & j'offrois d'en faire l'épreuve devant des Juges competens. Je l'accompagnai d'un Extrait de ma Dissertation Angloise sur ce sujet, n'y ayant que deux Membres qui entendissent l'Anglois. L'un & l'autre furent parfaitement bien reçus; mais l'on me dit que comme ce qui regardoit la Medecine & la Chirurgie, dépendoit entièrement de Mr. l'*Archiatre*, tout ce qu'on pouvoit faire étoit d'envoyer mon Memoire à la *Chancellerie de Medecine*. C'étoit justement ce que je ne voulois pas; ainsi je le retirai, & je me contentai, après avoir remercié ces Messieurs, de prier les Membres Medecins de m'honorer de leur présence pendant le cours de la Cure du Jeune homme dont j'ai parlé ci-dessus: Mais aucun d'eux ne voulut me faire ce plaisir, craignant d'irriter par cette démarche Mr. l'*Archiatre*, qu'ils savoient être mon ennemi juré. Cependant le Malade guérit en peu de tems par mes soins, en suivant ma Methode; ce que l'un de ces Medecins aiant appris, il m'en félicita, & me dit qu'il étoit fâché pour l'amour de moi, & pour l'amour du Public, qu'une découverte si utile ne fût pas mieux récompensée, & que si cela fût arrivé du tems de PIERRE I. ce grand Prince m'auroit aussi-tôt ordonné une gratification de deux ou trois mille

Roules

Roules, & pourvû d'une des meilleures places de Chirurgien dans ses Etats ; mais que la Medecine & la Chirurgie étant entièrement dirigées par un homme que le hazard, plutôt que le mérite, avoit fait premier Medecin de sa Majesté, il n'y avoit rien à espérer pour moi.

Peu de tems après, Mr. l'*Archiatre* partit, avec l'agrément de cette Princesse, pour les Eaux d'*Aix la Chapelle*, & nomma pour remplir sa place pendant son absence, le Docteur *Fisher*, Medecin très intègre & très habile, qu'il avoit fait venir exprès de *Riga* : Mais il eut grand soin de se réserver la connoissance des affaires, & la nomination aux places vacantes. Trois jours avant son départ, Mr. le Chambellan *Korff*, & Mr. *Threading* Gentilhomme de la Chambre lui demandèrent pourquoi il avoit défendu aux Apotiquaires de me vendre aucune drogue ni remède, vû que j'étois enregistré dans la *Chancellerie de Medecine*, & que les Cures que j'avois faites témoignoient suffisamment ma capacité. Il leur répondit sans s'expliquer, qu'il avoit eu ses raisons pour cela, & que s'il recevoit la moindre plainte des Medecins ou Chirurgiens à gages, que je leur faisois du tort par ma pratique, il me défendrait absolument d'exercer ma profession. Cependant la Cure du jeune Seigneur dont j'ai déjà fait mention, étant venue à la connoissance de Mr. le Grand Chambellan, il en témoigna publiquement sa satisfaction, & assura Mr. le Comte de *Lignard* qu'il étoit disposé à me procurer un bon Emploi. Il y en avoit actuellement alors deux vacans, l'un
de

de Chirurgien major de l'Hôpital General, & l'autre de Chirurgien major dans les Gardes : Ainsi sans perdre de tems, & par l'avis de mes Patrons, je présentai une requête en Allemand à son Excellence, où je la faisois souvenir que j'étois la personne qui lui avoit été recommandée par Mr. le Prince de *Cantemir*, & ma capacité lui étant connue par les Cures que j'avois faites, je la priois instamment de m'accorder une de ces deux places. Ma requête fut aussi bien reçue que je pouvois le souhaiter ; ce Seigneur fit écrire sur le champ en ma faveur à Mr. l'*Archiatre* qui répondit avec sa hauteur ordinaire, qu'il avoit des raisons particulières pour ne pas m'avancer, & qu'il étoit inutile de lui en parler. Là dessus, je pris congé de mes Protecteurs & de tous mes Amis, voiant bien que je ne n'obtiendrois jamais d'emploi tant que cet homme-là seroit en place, & je m'embarquai avec ma famille pour revenir à *Londres*.

VOILA un recit abrégé du mauvais traitement que j'ai reçu de Mr. l'*Archiatre de Russie*, & qui tout extraordinaire qu'il paroît, n'en est pas moins veritable. Du reste, si j'étois le seul à qui pareille chose fut arrivée, on pourroit croire que j'y aurois donné lieu par ma conduite ; mais divers Medecins & Chirurgiens, d'un mérite distingué, ont eu le même sort. Témoin un des Chirurgiens de *PIERRE II.* que ce grand Inquisiteur (car je ne saurois l'appeller autrement) bannit de la Cour, parce qu'il lui faisoit ombrage. Témoin Mr. de *Bloomenstroft*, premier Medecin de la défunte Duchesse de *Mecklenbourg*,

& Préfident de l'*Academie Impériale des Sciences*, homme d'un grand Savoir & d'une capacité reconnüe, qu'il fit releguer à *Moscou* pour la même raison, Témoin Mr. *Pinganeau*, Maître Chirurgien de la ville de *Bourdeaux*, & très habile dans sa profession, qu'il obligea de quitter la *Russie*, sans aucun legitime sujet, quoi qu'il n'y perdit rien, puis qu'étant allé en *Espagne*, il y fut bien-tôt après fait Chirurgien general des Hôpitaux d'armée de S. M. C. Je pourrois alleguer bien d'autres exemples de cette nature, qui sont de notorieté publique en *Russie*, mais en voilà assez pour faire connoître l'esprit naturellement jaloux capricieux & tyrannique de Mr. l'*Archiatre*. Que si l'on souhaite de savoir comment un homme de ce caractère a pû parvenir à un poste si considérable, je dirai en deux mots, que l'Imperatrice se trouvant incommodée d'une fluxion sur les yeux, lorsqu'elle n'étoit encore que Duchesse de *Courlande*, & qu'elle faisoit sa residence à *Mittau*, elle fut obligée d'avoir recours à lui, parce que son Medecin ordinaire étoit actuellement malade, & qu'il n'y avoit point d'autre Medecin dans la Ville. Il fut assez heureux pour dissiper en peu de jours cette fluxion, par le moien d'une saignée & d'une purgation qu'il lui ordonna. Quelque tems après, cette Princesse étant sur son départ pour *Moscou*, proposa à son Medecin ordinaire de l'accompagner, & sur le refus qu'il en fit, elle crut ne pouvoir mieux faire que de prendre ce jeune Medecin dont elle s'étoit déjà formé une grande idée sur le succez qu'il avoit eu dans la Cure de sa fluxion.

Ensuite,

Ensuite, lorsqu'elle fut proclamée Imperatrice de toutes les *Russes*, elle le fit son premier Medecin; & comme elle n'a jamais eu de Maladies qui aient requis le savoir & l'expérience d'un habile Medecin, & qu'il a eu le bonheur de la tirer d'affaire dans ses légères indispositions, il ne faut pas être surpris qu'elle l'ait élevé à un poste aussi distingué que celui d'*Archiatre* de tout l'Empire, avec le pouvoir & les revenus extraordinaires qu'elle a jugé à propos d'y attacher.

JE reviens à l'état de la Medecine en *Russie*. Le nombre des Medecins dans tout ce vaste Empire ne passe pas quinze ou vingt; celui des Chirurgiens cent cinquante, & celui des Apotiquaires neuf ou dix; encore sont ils tous au service de sa Majesté. Cela paroît surprenant, mais il faut considerer. 1. Que dans ce nombre il n'y a peut-être pas deux habitans du païs, ce sont tous des Etrangers, les *Russes* n'ayant generalement ni goût, ni inclination pour la Medecine & ses dépendances. 2. Qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'un Medecin ou Chirurgien y vive de sa pratique particulière, quelque habile qu'il soit, n'y ayant guère que les Seigneurs qui ont voié, & les Etrangers qui sont en petit nombre, qui se servent de Medecins & de Chirurgiens. 3. Que les appointemens de ceux qui sont au service de sa Majesté sont si mediocres, à l'exception des premiers postes, le païs si éloigné, le climat si froid, & la Medecine dirigée, comme on l'a vû, d'une maniere si arbitraire, qu'il n'est pas surprenant

E 2

qu'il

qu'il y ait très peu de Medecins & de Chirurgiens qui s'avisent d'aller chercher fortune en *Russie*.

LES *Russes* ont de certains remèdes particuliers dont ils se servent communément, même dans les cas les plus desespérés, sans qu'il leur vienne presque jamais en pensée d'appeller un Medecin ou un Chirurgien. Ce sont proprement des selles à tous chevaux. Par exemple, dans toutes les Maladies internes, fièvres, rhumatismes, petite verole, &c. ils font copieusement suer le Malade, à deux ou trois reprises, dans des Etuves d'une espèce singulière. Si cela ne le guérit pas, ils prennent des cendres de bois de Pin ou de Sapin, ils les font bouillir dans de l'eau autant de tems qu'il est nécessaire pour en tirer une forte lessive, qu'ils passent ensuite au travers d'un linge, ou d'un morceau de drap, & ils donnent à boire de cette lessive un peu tiède au Malade, c'est à dire, environ six onces, de demi heure en demi heure, jusqu'à ce qu'il évacue abondamment par haut ou par bas. Les plus experts d'entre eux font réiterer ce remède trois ou quatre fois, de deux en deux jours; & les jours d'intervalle ils donnent au Malade, en trois prises, environ un quart d'once de Craie delaiée dans de l'eau. Quand il s'agit de quelque douleur de rhumatisme, ou attaque de paralysie, ils le plongent au sortir de l'Etuve, tout suant, dans de l'eau froide, ou ils le roulent dans la neige si c'en est la saison.

A l'égard de la diette qu'ils font observer aux Malades, ils ne leur donnent pour l'ordinaire qu'un

qu'un peu d'eau toute pure, ou s'ils en ont le moien, de la *Quas*, qui est une boisson faite avec de la grosse farine d'avoine, qu'ils font bouillir dans de l'eau, avec un peu de miel, & où ils jettent de petits cailloux pour la clarifier & empêcher qu'elle ne se corrompe si-tôt. Lors que les Malades sont si foibles, qu'ils ont absolument besoin de quelque nourriture, ils leur font prendre un peu de bouillon ou quelques œufs frais, à moins que ce ne soit dans les jours maigres qui emportent pour le moins fix mois de l'année. Car leur superstition à cet égard est telle qu'ils aimeroient mieux périr & laisser périr tous leurs Malades que de leur donner alors de la viande, du bouillon, ou des œufs. Je ne saurois m'empêcher d'en rapporter ici un trait des plus frappans, que je tiens de plusieurs témoins oculaires. Du tems de PIERRE I. la mortalité s'étant mise parmi les Troupes qu'il avoit en *Perse*, causée par leur grande abstinence qui étoit incompatible avec la nature de ce païs, il fit dresser des gibets, & publier par tout le Camp, que ceux qui ne mangeroient pas de la chair, & d'autres choses propres à les soutenir & à leur donner des forces, seroient pendus sur le champ, sans autre forme de procez. Il ne se contenta pas de menacer ; il fit d'abord exécuter les premiers qui contrevinrent à ses ordres, afin d'inspirer de la terreur aux autres. Il se donna des peines incroyables pour les desabuser, & leur persuader, que ni Dieu, ni ses Prophètes n'avoient jamais défendu l'usage de la chair des animaux, & que ce n'étoient que des hommes mortels, qui

par

par des vuës particulières d'interet, avoient introduit la superstitieuse coutûme de s'en abstenir dans de certains tems. Il obligea même les Prêtres qui servoient dans l'armée en qualité de Chapelains, de leur prêcher la même chose, & de leur donner l'absolution pour le passé, & la permission de manger indifféremment de tout à l'avenir. Mais ces chatimens corporels, ces exhortations & ces soins furent également inutiles, la superstition l'emporta sur tout ; & la mortalité augmentant de plus en plus ; le *Czar* se vit enfin obligé de ramener son armée dans ses Etats, où elle se rétablit bien-tôt, tant à la faveur de l'air natal, que des alimens dont les *Russes* se nourrissent en tems d'abstinence, qui sont le poisson, les grains, & les legumes.

Pour les tumeurs & les abscez ils font des emplâtres de poix noire, & des cataplates de feuilles & de racines de Mauves Guimauves & Mercuriale, imbibées de graisse de cochon sans sel. Ils appliquent ces emplâtres & ces cataplates sur la tumeur ou sur l'abscez, suivant qu'ils jugent que cela fera mieux, & ils les changent deux fois par jour. Quand l'abscez a percé, ils pansent l'ulcère avec un baume fait d'huile de noix ou de lin, dans laquelle ils font bouillir une grande quantité de mille-feuille, & ils l'appliquent aussi chaud que le Malade peut le souffrir : Ils se servent aussi de ce baume pour les plaies, les vieux ulcères, & les contusions. A l'égard des fractures & dislocations des os, il y a par tout des Païsans qui de père en fils font le metier de les remettre, & pour l'ordinaire les re-

mettent

mettent très mal, après avoir bien fait souffrir leurs malades, qu'ils traittent comme l'on traite les chevaux. Il y a aussi dans toutes les villes & tous les Villages des Sages-femmes qui assistent aux accouchemens, quoi qu'elles n'y soient pas fort necessaires: Car les femmes de ce Pais-là sont generalement si robustes, qu'on les voit ordinairement vaquer à leurs affaires, travailler, & en particulier laver le linge à la rivière dans le plus grand froid de l'hyver, trois ou quatre jours après être accouchées, sans qu'il leur en arrive le moindre mal.

Pour ce qui est de la *Botanique*, il y a un Professeur établi pour l'enseigner dans l'*Academie Impériale des Sciences*, & deux Jardins des Plantes, l'un à *Moscou*, & l'autre à *St. Petersburg*. Mais comme le terrain en est fort marécageux, les plantes sont pleines d'eau, & n'ont pas la moitié de la vertu qu'elles devroient naturellement avoir, d'autant plus que les chaleurs dans ce pais-là ne durent pour l'ordinaire que deux mois de l'année, & qu'ainsi le Soleil n'a pas assez de force pour leur donner l'accroissement necessaire. Au reste, les *Russes* font venir des pais étrangers toutes les plantes odoriferantes & aromatiques, quoi que s'il y avoit parmi eux des herboristes, & qu'on les envoiât dans les climats les moins froids de l'Empire, ils pourroient y en cultiver avec autant de succez que dans les autres parties de l'Europe. Je ne dirai rien ici de la manière dont on pratique la Medecine & la Chirurgie en *Russie*; outre que le détail, dans lequel je viens d'entrer peut en donner quelque
idée

idée, on doit se souvenir que ces deux Professions n'étant exercées que par des Etrangers, ces Etrangers suivent la methode des pais où ils ont étudié, & qu'ainsi il en est là comme par tout ailleurs; s'il y a de la différence, ce ne peut être que du plus au moins.

Je finirai cette courte Relation de l'Etat de la Medecine en *Russie*, par un fidele recit de quelques Cures que j'ai faites à *St. Petersbourg*, en suivant la Methode exposée dans ma Dissertation.

J'AI déjà parlé d'un jeune Seigneur que j'avois guéri d'une Verole confirmée, par cette voie: Mais comme le cas est des plus remarquables, je vais le rapporter en détail. Quatre Medecins & quatre Chirurgiens aiant été appelés pour consulter sur les moiens de tirer d'affaire ce Jeune homme, ils le firent d'abord passer par une salivation de cinq Semaines; mais cela ne produisant aucun effet, ils lui procurèrent un léger flux de bouche, ou un crachotement perpetuel, pendant douze autres Semaines, qui ne réussit pas mieux que la Salivation: Ainsi ils furent obligés d'avoir recours à d'autres remèdes. Ils firent boire au Malade pendant six Semaines de la tisane *Sudorifique*, ensuite de l'*antiscorbutique* durant le même espace de tems; après quoi, ils lui donnèrent une nouvelle Salivation, par le moien de la *fumigation* du *Cinabre de Mercure*; & enfin ils le firent suër sous l'archet, pendant cinq Semaines. Mais tous ces remèdes furent également infructueux, & reduisirent le jeune homme à une foiblesse inexprimable: Il étoit accablé

accablé de douleurs, & d'un grand tremblement dans tous les Membres; il avoit des *exostoses* sur l'os *tibia* des deux jambes, & la carie dans le nez, qui s'étendoit jusqu'à la machoire supérieure, & qui augmentoit chaque jour. Ce qui déterminâ enfin Messieurs les Medecins & Chirurgiens à le déclarer incurable, & à l'abandonner comme tel.

CE fut alors qu'on s'adressa à moi, & qu'on me proposa d'entreprendre une Cure si desespérée. Je le fis, à la seule considération des Seigneurs qui s'intéressoient particulièrement dans la guérison de ce jeune homme; car du reste, son cas étoit si triste, que je n'osois me flatter du succès. Mais comme il étoit de l'*Academie des Cadets*, qui a un Medecin & un Chirurgien affectés, il fallut auparavant que Mr. *Threading*, Gentilhomme de la Chambre, & Mr. le Chambellan *Korff* dont le Malade étoit parent, obtinssent un ordre de Mr. le Velt Marechal, Comte de *Munich*, alors Gouverneur de cette Academie; pour qu'il me fut permis de le traiter & de le faire transporter chez moi. Mon premier soin fut de reparer ses forces par une diette convenable: Ensuite je disposai son corps à recevoir une quantité suffisante de Mercure par les frictions. Je lui en appliquai deux onces à différentes fois, je veillai attentivement aux évacuations nécessaires des sueurs & des urines, j'attaquai en même tems la carie des os par les teintures spiritueuses, & autres remèdes efficaces pour en procurer l'exfoliation: Une partie tomba par petits morceaux, le reste se détacha peu à peu par la sup-

puration. & au bout de cinq Semaines le Malade fut parfaitement guéri sans salivation, quoi que dans la plus grande rigueur de l'hyver. Peu de tems après, il parut à l'*Academie des Cadets* en si bonne santé, que ceux qui le virent avoient peine à en croire leurs yeux, & que les Medecins & Chirurgiens furent obligés d'avouer que c'étoit une des plus belles Cures qu'ils eussent vû de leur vie. C'est un fait connu de toute la Ville de *St. Petersbourg*, & de tous les Seigneurs de la Cour, & dont *Mylord Forbes*, à présent Comte de *Granard*, mais plus particulièrement son Secrétaire, *Mr. De Loriol*, peuvent rendre témoignage. Je me flatte aussi, que *Mr. le Prince de Cantemir*, Ministre plénipotentiaire de l'Impératrice de *Russie* auprès de *S. M. B.* lequel en a été, à ce qu'on m'assure, amplement informé, ne refusera pas de satisfaire là dessus les personnes qui pourroient s'adresser à lui dans cette vue.

QUELQUE tems auparavant j'avois guéri du même mal, & par la même Methode, c'est à dire par le moien du Mercure crud pris par les frictions, & sans Salivation, un Gentilhomme âgé d'environ 25 ans, parent d'un Envoié extraordinaire à la Cour de *Russie*. Ce fut la première Cure de cette espèce que je fis à *St. Petersbourg*, & qui me procura, entre autres, la connoissance de *Mr. le Comte de Lignard*. Ce Seigneur n'en fut pas plutôt informé, qu'il souhaita que je lui expliquasse en détail ma methode, & les principes sur lesquels elle étoit fondée. Je me fis un devoir de le satisfaire; il goûta mes raisonnemens, & m'assura de sa protection. Depuis
ce

ce tems-là, je fus toujours employé dans sa famille, il prit genereusement à cœur mes intérêts, & ce fut en particulier sur sa recommandation qu'on me confia le soin de la guérison du jeune Seigneur dont j'ai parlé dans l'article précédent.

Peu de mois après, la femme d'un Musicien de la *Comedie Italienne*, se trouvant attaquée depuis quelque tems du même mal, me fit appeler. Je la tirai d'affaire par le moien de mes pillules Mercurielles. A la verité, je fus obligé de lui faire observer un certain regime de vivre, & garder la chambre pendant trois Semaines, à cause de la rigueur du froid qu'il faisoit; mais les pillules operèrent si aisément, & la Malade en fut si peu incommodée, que personne ne pût s'appercevoir qu'elle étoit dans les remèdes. Aussi puis-je assurer qu'elles ont toujours très bien réüssi, à *St. Petersbourg*, comme par tout ailleurs, sur tout lorsque la *Verole* n'étoit pas confirmée, & que le *Virus* n'avoit pas gagné les os; car dans ce dernier cas je me suis servi du Mercure pris par les frictions, sans salivation, lequel agit d'une manière beaucoup plus prompte, & plus efficace. Ces pillules sont encore excellentes pour emporter radicalement les restes du *Virus*, lorsqu'on craint de n'avoir pas été bien guéri, & pour en prévenir les suites fâcheuses qui ne se manifestent que trop souvent après le mariage. J'ai tiré d'affaire par leur moien, pendant le peu de séjour que j'ai fait en *Russie*, quelques centaines de personnes de tout âge & de toute condition, comme le savent une infinité de gens qui ont été témoins de ma pratique dans ce pais-là.

Je ferois ennuyeux si je voulois rapporter ici toutes les Cures remarquables que j'y ai faites de quelques autres Maladies, en suivant la même Methode. Je me bornerai à une seule que je crois digne de l'attention des Lecteurs, & sur tout de ceux qui pratiquent la Medecine ou la Chirurgie. La Gouvernante des enfants de Mr. *Van-aker*, Marchand Hollandois de *St. Petersbourg*, âgée d'environ 35 ans, étant descendue dans la Cuisine, accidentellement son pied gauche glissa en avant, & pour s'empêcher de tomber dans le feu elle appuya ferme sur le pied droit, qui glissant à son tour en arrière, la fit tomber de façon que l'extrémité inférieure de la cuisse lui touchoit le dos, & supportoit tout le poids de son corps. Après qu'on l'eut relevée, elle sentit une douleur très vive autour des Lombes, qui s'étendoit jusqu'au haut de la cuisse, & sur l'os *pubis*. Le lendemain cette douleur s'étant un peu dissipée, elle put marcher, quoi qu'avec beaucoup de peine, ce qui dura environ trois Semaines au bout desquelles il se manifesta, deux travers de doigt au dessus de l'aîne, une tumeur qui grossissant de plus en plus, fut enfin ouverte par un Chirurgien. Il en sortit une grande quantité de pus sanguinolent, pendant sept à huit jours; après quoi le Chirurgien voyant qu'il diminuoit considérablement, crut avoir de bonnes raisons pour tenir la plaie ouverte par le moyen d'une tente fort dure: Mais quand il voulut ensuite la fermer, il ne put en venir à bout à cause des depots de nouvelles matières qui se faisoient continuellement sur cette partie. Enfin,

ennuié

nnuïé d'un si mauvais succez, il abandonna la
 Malade, après l'avoir eüe plus de six mois entre
 ses mains. Mr. *Virlgear*, Hollandois de nation,
 Chirurgien major de la Division de St. *Peters-*
bourg & de *Vibourg*, qui fut ensuite appelé, la
 traita pendant trois autres mois, & ne fut pas
 plus heureux. Comme je logeois dans une de
 ces Maisons, il m'envoia prier de passer chez lui ;
 je m'y rendis aussitôt, il me communiqua l'é-
 tat de cette Demoiselle, & m'engagea à l'aller
 voir avec lui. Je l'examinai avec soin, & je fus
 surpris de voir que je pouvois introduire un stilet
 dans la fistule (car c'en étoit proprement une) à
 la profondeur de quatre pouces & demi, sans que
 la Malade souffrit la moindre douleur. Je remar-
 quai aussi que l'orifice étoit couvert d'une espèce
 de rebord dur & calleux, d'un pouce & demi
 d'épaisseur, & de deux de largeur. Je proposai
 d'appliquer sur cette callosité des caustiques, jus-
 qu'à ce qu'on l'eut consumée. Mon avis fut suivi,
 mais à peine les caustiques eurent ils produit l'ef-
 fet désiré, que je découvris une seconde callosité
 qui pénétoit environ deux pouces & demi dans
 la fistule, & qui avoit du moins un pouce & de-
 mi de largeur. Cependant il couloit continuel-
 lement par l'orifice une grande quantité de ma-
 tière purulente sans consistance, ce qui avoit
 réduit la Malade à une extrême foiblesse. Je
 conclus que l'effort qu'elle avoit fait en tombant,
 avoit violemment distendu les muscles *iliaques* &
pesoas fléchisseurs de la cuisse, que par cette di-
 stention il s'étoit rompu plusieurs petits vaisse-
 aux, & que le sang extravasé n'ayant pu trouver
 d'issue

d'issuë s'étoit corrompu, & avoit enfin causé cet abscez *fistuleux* ; qu'à l'égard des callosités, elles ne provenoient manifestement que du mauvais pansement, & de l'abondance des matières, tant de l'ulcère, que du dépôt des humeurs qui avoient pris leur cours dans cet endroit, parce que la foiblesse de la partie affligée les y avoit attirées. Ainsi mon opinion fut qu'en tâchant de guérir la fistule, il falloit combattre l'acrimonie des humeurs, qui me paroissoit fort considérable par la quantité de serosités purulentes qui l'abbrûvoient continuellement. Mr. *Virlgear* approuva ma pensée, & me pria de vouloir me charger entièrement de cette Cure. Je m'en défendis d'abord ; mais comme il m'assura qu'outre le peu d'espérance qu'il avoit de réussir, il ne pouvoit absolument pas y donner son tems, j'y consentis volontiers.

J'AVOIS déjà, comme je l'ai dit, consumé les callosités qui étoient à la surface de la fistule. J'appliquai dans l'orifice un caustique pour le dilater, & faciliter par ce moien l'introduction d'un morceau de racine de Gentiane, attaché à un fil pour le retirer plus aisément. Après avoir bien dilaté l'ouverture de l'ulcère, je fis des bourdonnets que j'attachai de même à un fil, & que je poussai aussi avant qu'il étoit possible ; ensuite je remplis le vuide de caustiques, je mis par-dessus trois couches épaisses de charpis sec, & je réitérai la même chose jusqu'à ce que les callosités internes furent entièrement consumées. Et comme la Malade étoit naturellement constipée, je la purgeai de quatre en quatre jours avec les pillules

pillules cochées, & le Mercure doux : Toutes les fois qu'elle en faisoit usage, elle rendoit par les Selles plusieurs vers blancs, de la grosseur d'un petit tuyau de plume, & de la longueur de trois ou quatre pouces. J'avois apperçu dès le commencement de la Cure une tumeur squirreuse qui s'étendoit depuis l'origine des Muscles obliques jusques à l'orifice de la fistule, & qui étoit large de trois pouces. Outre cela, la Malade se plaignoit d'une dureté de la grosseur du poing, dans l'hypocondre gauche, laquelle paroïssoit & disparoïssoit dans moins d'un quart d'heure, & il lui sembloit qu'elle sentoît la matière venir de ce côté là pour se décharger dans la fistule. Un moment après que cette grosseur avoit disparu, elle étoit saisie de maux d'estomach, de chaleurs au visage, & d'étourdissemens de tête. Tout ce que je pus faire pour l'appercevoir moi-même fut inutile. Je pensai d'abord que ce pouvoit être quelque peloton de vers, ou quelque mouvement irregulier de la Matrice. Mais comme les menstrues de cette pauvre fille étoient fort réglées & assez bien conditionnées, & que l'expulsion réitérée des vers ne produisoit aucun changement à cette grosseur, je conclus que c'étoit l'acreté des matières purulentes qui causoit une irritation dans la surface de la Matrice, & y produisoit par ce moyen des mouvemens irreguliers. Ce qui me confirma dans cette pensée, c'est que la grosseur se faisoit toujours sentir dans la partie opposée à la fistule, & qu'un jour m'étant servi à dessein d'une tente moussée de trois pouces de long, cette grosseur parut

rut presque toutes les deux heures, avec beaucoup plus de douleur qu'auparavant, & il sortoit par l'orifice externe du *Vagina*, environ une cuillerée de sang fort vermeil: D'abord que j'ôtois la tente, cet accident cessoit, & dès que je la remettois, l'accident recommençoit. Satisfait de cette épreuve, je mis à la place de la tente mouffe, des bourdonnets mollets, & je fis prendre à la Malade, trois fois par Semaine, d'une masse de pillules hysteriques & purgatives, après avoir incorporé dans chaque prise dix grains de Mercure crud bien divisé. A la cinquième prise, tous les accidens hysteriques disparurent, la tumeur sur les Muscles obliques diminua, & la matière devint beaucoup plus louable; ce qui me fit continuer l'usage des pillules & du Mercure pendant un mois.

MAIS aiant observé qu'il se formoit une plus grande quantité de pus que la capacité de la fistule n'en pouvoit contenir, je proposai à la Malade de faire une revulsion d'humeurs. Les vomitifs & les purgatifs qu'elle avoit pris auparavant n'avoient pû produire cet effet, & elle ne pouvoit se résoudre à passer par la Salivation. Je la persuadai de faire usage, seulement pendant cinq Semaines, des remèdes Mercuriels sans flux de bouche. Je fis vingt portions de la masse de pillules dont je m'étois déjà servi, & avec lesquelles j'incorporai une once de Mercure crud. Elle les prit à distances convenables. A la huitième prise, les évacuations par les sueurs se manifestèrent; au bout de trois Semaines, la matière purulente avoit diminué de plus de la moitié

& elle étoit très loüable. Quand la Malade eut achevé de prendre ces pillules, je la purgeai trois ou quatre fois, & pendant ce tems-là je fis des injections pour tâcher de deterger l'ulcère. Je me servis de la teinture de *Myrrhe* d'*Aloës* d'*Huporbe* de racine de *Gentiane* & d'*Aristoloché* ronde, faite avec du vin blanc. Après que tous ces médicamens eurent été administrés, toutes les duretés tant squirreuses que calleuses se trouvèrent consumées, le pus étoit fort loüable & en petite quantité, & tous les autres accidens avoient entièrement disparu. Je suspendis alors pendant quinze jours l'usage des remèdes internes, mais m'appercevant que l'ulcère étoit encore bien profond, je priai Mr. *Van-aker* d'appeller quelques autres Chirurgiens, avec qui je pusse consulter sur le moien de le fermer sûrement. Il le fit aussi-tôt : Je rendis compte à ces Messieurs de tout ce qui avoit été fait, & de l'état de la Malade. Je proposai ensuite de lui donner de la tisane sudorifique pendant trois Semaines, de la purger de cinq en cinq jours avec les pillules dont j'ai parlé, de lui faire observer un régime dessicatif, & d'employer quelques injections balsamiques. Mr. *Calderwood*, premier Chirurgien de S. M. *Imperiale*, qui étoit de la consultation, répondit que la Salivation lui paroïssoit plus convenable que tous les remèdes qu'elle avoit pris, ou que je proposois de lui faire prendre. Mais Mr. *Virlgear* appuya fortement mon opinion, & fit si bien qu'elle prévalut. Ainsi je suivis la methode que j'avois indiquée, & elle eut tant de succès qu'au bout de quinze jours la

matière ne couloit plus qu'en très petite quantité, & ressembloit plutôt à de la lymphe qu'à du pus, l'ulcère n'avoit presque point de profondeur, & les chairs étoient vermeilles & grenuës, ce qui me fit prendre la résolution de laisser faire le reste à la nature. Effectivement, l'ouverture de la fistule diminua à vuë d'œil; & en moins de douze autres jours la Malade fut parfaitement guérie, à la grande surprise de tous ceux qui la connoissoient, & en particulier des Medecins & des Chirurgiens de *St. Petersbourg*. Si quelque chose peut prouver l'utilité de mes pillules pour d'autres maux que les Maux veneriens, c'est sans doute une Cure si remarquable, dont je puis en tout tems faire attester la verité par *Mr. Vanker*, la Malade elle même, *Mr. Virlgear*, & bien d'autres Témoins dignes de foi.

AVANT que de finir, il ne sera pas inutile de faire quelques observations générales sur le sujet que je viens de traiter.

Prémiere Observation.

DANS tous les cas veneriens où la masse du sang est corrompue, on ne sauroit guérir radicalement les Malades sans la dépurar tout à fait par une fermentation excitée par le moyen d'une ou deux onces de Mercure crud bien divisé. Par conséquent, cette fermentation est absolument nécessaire pour resoudre les *exostoses*, & détruire la carie des os, aussi bien que dans tous les autres symptomes qui caractérisent une Veroles confirmée, comme douleurs nocturnes à

tête aux jointures & aux membres, insomnies, surdités, ulcères à la bouche, porreaux à la verge, condillomes à l'anüs, dartres, pustules, dégouïs, & maigreur du corps ; tous signes certains de Verole, sur tout après une débauche avec des femmes, lesquels ne diffèrent les uns des autres qu'en ce qu'ils indiquent une infection plus ou moins grande. Ainsi, puis qu'ils procèdent de la même cause, il faut nécessairement employer le même remède pour les guérir.

Seconde Observation.

MAIS pour que cette fermentation soit toujours efficace, il faut la produire graduellement, & l'augmenter selon le degré du mal, la force du Malade, & la manière dont on le traite.

Troisième Observation.

LES évacuations doivent suivre immédiatement la fermentation, & se faire graduellement, d'une manière régulière, & proportionnée à la nature de la fermentation & à la force du Malade.

Quatrième Observation.

Quoi que cette Maladie soit par tout la même, qu'elle vienne des mêmes causes, & qu'on puisse la guérir efficacement dans tous les pays par l'usage du Mercure crud ; cependant il est très nécessaire d'avoir égard dans l'administration de ce

remède aux divers tempéramens des Malades, à leur différente manière de vivre, & aux différens climats où l'on se trouve, parce que tout cela diversifie extrêmement la tiffure du sang & des humeurs, aussi bien que la disposition generale du corps, & requiert par conséquent une différente Methode, si l'on veut que le Mercure produise toujours son effet.

Cinquième Observation.

IMMEDIATEMENT après que les Malades ont fini le cours ordinaire des remèdes mercuriels, il faut les purger trois ou quatre fois, & même, si c'est en hyver, leur donner pendant huit ou quinze jours, tous les soirs en se couchant, une dose d'opiate diaphoretique, ou bien les faire suer dans un Etuve, trois ou quatre fois, avant que de leur permettre de s'exposer au grand air. La simple négligence de cette précaution est capable de causer les accidens les plus fâcheux; & c'est ce dont on n'a que trop d'exemples. J'ai vû des gens qui ont perdu l'usage de leurs Membres par cet endroit; entre-autres un pauvre homme qui vit encore, & que je ne nommerai point à cause de cela. Il y a plusieurs années qu'étant sorti trop tôt, & sans s'être bien purgé après avoir passé par la salivation, il devint tout d'un coup perclus de ses bras & de ses jambes. Le Chirurgien qui l'avoit traité, & qui est assurément un des plus habiles Chirurgiens de France, le fit saliver une seconde fois pour le tirer d'affaire; mais cela fut inutile, ou plutôt ne servit qu'à

qu'à empirer son état. Je n'ai jamais vû d'objet plus triste; il étoit toujours couché sur son dos, les jambes pliées, les pieds comme attachés à ses fesses, & les bras colés à ses côtés; il ne lui restoit que l'usage des mains, de la bouche, & de la langue. Outre cela, il étoit si décharné que les os sembloient vouloir lui percer la peau; ces os eux-mêmes avoient tellement diminué, qu'on les auroit pris pour ceux d'un Enfant de dix ans. Il lui falloit constamment trois personnes quand il vouloit manger ou boire, l'un pour soutenir le corps, l'autre la tête, & le troisième pour lui mettre les alimens dans la bouche. En un mot la vie lui étoit à charge, & mille fois plus dure que la mort. C'est un fait connu de la plûpart des Medecins & des Chirurgiens de *Londres*; & tout récemment ce pauvre homme s'est adressé au fameux *Mr. Taylor*, pour recouvrer par son moien la vuë qu'il a entièrement perduë par une suite du même accident. Mais cet habile Oculiste qui est instruit de la cause de son aveuglement, n'a pas voulu en entreprendre la guérison.

D'autre-fois, le même défaut de précaution a été suivi d'une mort prompte. Témoin le célèbre *Mr. De Gondange*, très habile Chirurgien de *Montpellier*. Il n'y avoit que peu de jours qu'il étoit sorti de la salivation, lorsqu'une personne de qualité qui demouroit à vingt lieuës de cette ville l'envoia chercher. Il eut l'imprudence d'entreprendre ce voiage à cheval, & dans un tems fort froid; mais avant que d'être arrivé à moitié chemin, il mourut de suffocation. La même chose arriva, il y a quelques années; à un Avocat du
Temple,

Temple, qui aiant tout nouvellement passé par le grand remède, voulut aller par eau à *Westminster*, aux Cours de Justice qui s'y tiennent, & fut étouffé en chemin. Au reste, il n'est pas difficile de rendre raison de ces sortes d'accidens, quelque surprenans qu'ils paroissent. Il reste presque toujours dans le corps, après la salivation, une certaine quantité de particules du Mercure qu'on a pris, lesquelles étant portées par la circulation du sang dans les petits vaisseaux des cellules du poulmon, l'air qui y entre continuellement par la *Trachée-artère*, les y fige par sa froideur naturelle. Ainsi, elles s'y accumulent insensiblement, & à mesure que leur volume augmente elles pressent davantage par leur propre poids sur les cellules des bronches; desorte que l'air faisant effort d'un côté pour y passer, & le sang faisant effort de l'autre pour continuer sa route dans les veines & les artères, ces cellules sont en un instant si violemment comprimées que le passage de l'air & du sang est tout à fait bouché, & que par conséquent la mort doit immédiatement s'ensuivre.

Pour ce qui regarde les *Chancres*, *Bubons*, *Gonorrhées virulentes*, *Phimosis*, *Paraphimosis*, &c. on peut les guérir facilement & en très peu de tems par le moien de mes pillules mercurielles, sans qu'il soit nécessaire que le Malade garde la chambre & observe aucun regime, à moins qu'il n'y ait de l'inflammation. Et ceux qui craignent de n'avoir pas été bien traités de ces divers accidens, n'ont qu'à s'en servir; dix à douze prises seront plus que suffisantes pour les délivrer entièrement

tièrement du *Virus* verolique qui pourroit leur être resté dans le sang, & pour en prévenir les suites fâcheuses.

COMME il n'y a rien de plus triste, & néanmoins de plus ordinaire, que de voir des Enfans dans l'âge le plus tendre affligés de divers maux qui tirent manifestement leur source d'un principe verolique, on ne trouvera pas mauvais que j'indique ici en passant quelques précautions qu'on devroit toujours prendre, & qu'on ne prend presque jamais. Il faudroit, avant toutes choses, faire examiner les Nourrices qu'on leur donne, par un Medecin ou un Chirurgien expert, & s'informer exactement de leur manière de vivre & de celle de leurs Maris, de l'état précédent de leur santé, & s'il n'y a point de maladie héréditaire dans leurs familles. Il faudroit encore défendre aux Nourrices de coucher les Enfans avec elles, de donner à teter à d'autres Enfans, ou de permettre que d'autres femmes donnent à teter à ceux qu'elles élèvent; comme aussi de mettre dans leur bouche, suivant leur maudite coutume, les alimens qu'elles font prendre à leurs Enfans, ou de souffrir que d'autres personnes le fassent. On ne sauroit croire combien la négligence de ces précautions est funeste aux Enfans: J'en ai guéri moi-même un grand nombre de différentes sortes de maladies qui provenoient uniquement de l'infection verolique que les Nourrices leur avoient communiquée par quelque des voies que je viens de marquer, ou par plusieurs tout à la fois; & c'est ce qui m'oblige à donner cet avertissement auquel les Pères &

& les Mères ne sauroient faire trop d'attention. J'ai eu tout nouvellement entre les mains un garçon de quinze ans à qui il étoit survenu une grosseur sur l'œsophage, laquelle s'étoit au bout de six mois terminée par un ulcère si grand qu'on auroit pû y mettre les deux pouces. Outre cela, il souffroit de grands maux de tête, & il avoit un extrême dégoût pour toute sorte d'alimens, de manière qu'il diminuoit à vuë d'œil. Il y avoit trois mois que cet ulcère s'étoit formé, lorsqu'on m'appella : Un Apotiquaire expert l'avoit jusques là pansé, mais sans pouvoir rien faire pour le guérir. Après bien des perquisitions, je découvris que le mal de ce jeune garçon, procédoit de la verole que sa Nourrice lui avoit communiquée en mettant dans sa bouche le manger qu'elle lui donnoit, car au reste elle ne l'avoit point allaité. Quoi qu'il ne parût par aucun signe extérieur qu'elle fût attaquée de ce vilain mal, elle en étoit si infectée qu'elle en mourut peu de tems après avoir rendu l'Enfant à ses parens. Aiant fait cette découverte, je me suis servi de mon onguent mercuriel, qui a été si efficace qu'en moins de cinq semaines l'ulcère a été fermé, & le Malade parfaitement rétabli, sans salivation.

Je ne saurois finir sans refuter en deux mots l'opinion chimérique du fameux Mr. *Belloste* sur le sujet que je viens de traiter. Dans le second Tome de l'Ouvrage qu'il a donné au Public, il insinuë que la vertu du Mercure crud bien divisé, & pris intérieurement, ne consiste que dans les vapeurs qui s'exhalent de ce Mineral, & qui pénétrant

nétrant dans l'orifice des Veines lactées se mêlent avec le sang & les autres humeurs. C'est dans cette idée qu'il a donné un frein au Mercure pour faire que ses particules se précipitent par les selles, & qu'il ne passe par les veines lactées que la seule vapeur de ce mineral. Il prétend aussi que rien n'est plus nuisible que d'introduire dans le corps, par les frictions, la substance même du Mercure, & que c'est de cette mauvaise pratique que procèdent tous les fâcheux accidens qu'on voit arriver dans la salivation.

MAIS il est facile de faire voir que ce sont là deux erreurs également grossières: Et pour commencer par la première, je conviens que le Mercure crud, bouilli dans de l'eau commune qu'on boit ensuite, ou appliqué extérieurement, agit par irradiation, sans changer sa nature, ni diminuer en rien de son poids & de sa vertu. Mais il n'en est pas de même de celui qui est bien divisé, & pris en substance par la bouche, malgré le frein qu'on peut lui avoir donné. Car alors la chaleur naturelle de l'estomach met en mouvement ses particules, & leur communique un assez grand degré d'activité pour qu'il s'en infinue toujours une certaine quantité dans l'orifice des veines lactées, où elles sont poussées par le mouvement péristaltique des fibres circulaires des intestins. Ainsi plus l'on en prend, & plus il en entre dans la masse du sang où il attaque le virus verolique, le divise le brise & le détache pour être ensuite évacué, partie par la transpiration, & partie par les selles.

CETTE manœuvre est absolument nécessaire pour guérir radicalement, comme je l'ai déjà remarqué plus d'une fois ; mais les vapeurs ou les parties volatiles du Mercure n'en sont pas capables, elles n'ont ni assez de corps ni assez de force pour dépurar la masse du sang. Mr. Belloste lui même semble l'avoir senti quand il dit, que *c'est comme une fumée subtile qui obéit sans résistance, qui pénètre les liqueurs sans effort, qui s'y joint, & qui suit leur mouvement naturel* * Si ses pillules ont produit de salutaires effets, c'est plutôt à la chaleur du climat, qu'à leur préparation particulière qu'il en est redevable ; car toutes les cures qu'il dit avoir faites par leur moyen, ont été faites en Italie ou en France, & j'ai plus d'une fois observé qu'elles ne sont pas à beaucoup près aussi efficaces dans ce pays-ci, & que même en hyver l'usage en est très pernicieux. J'ai encore remarqué que dans les véroles confirmées, elles ne servent tout au plus que d'un foible palliatif, puis qu'il faut nécessairement introduire dans les veines & les artères une quantité suffisante de Mercure pour dépurar toute la masse du sang des acides du virus, comme je l'ai dit dans ma *première Observation* : Aussi l'Auteur que je refute, ne cite-t-il aucun exemple formel de verole confirmée qu'il ait guérie par le moyen de ces pillules, quoi qu'il les regarde comme l'unique spécifique pour cela. Mais il est aisé de voir qu'il n'a eu en vue que de leur donner un cours universel, pour dédommager sa famille des grandes pertes qu'il

* Voi. P, 103.

avoit faites dans l'agiot du *Mississipi*, ce qu'il nous apprend lui même avec soin. Au reste, j'ai fait l'analise de ces pillules tant vantées, & j'ai trouvé que chaque prise est composée de dix grains de Mercure crud, dix grains d'un purgatif particulier, & dix autres grains d'un vehicule des plus communs, ce que je suis prêt de justifier en présence de quiconque pourroit avoir le moindre doute là dessus. Et de peur qu'on ne s'imagine que je ne cherche qu'à décrier ce remède pour établir le mien sur ses ruïnes, je m'engage à en faire avoir telle quantité qu'on voudra chez mon Apotiquaire, à six sols la prise, au lieu de deux *chellings* qu'on la vend par tout, & avec les directions necessaires. Ce sera la seule différence qu'on y trouvera, & qui est toute à l'avantage du Public.

QUANT à ce que Mr. *Belloste* dit contre l'usage des frictions, je pourrois me contenter de remarquer que la manière dont j'administre le Mercure par cette voie, n'est point sujette aux fâcheux accidens qu'on voit arriver dans la salivation, puis qu'elle produit toujours son effet sans salivation. Mais j'ajoute qu'en ceci il fait voir manifestement qu'il n'a qu'une connoissance très imparfaite de la matière qu'il traite, ou qu'il ne décrie les frictions mercurielles que pour mieux établir l'usage de ses pillules. Car il est certain que s'il arrive des accidens dans le flux de bouche excité par ces frictions, ce n'est que faute d'avoir observé toutes les précautions requises en pareil cas, comme je l'ai clairement montré ci-devant. Ainsi les desordres que l'Au-

teur suppose venir de l'introduction du Mercure à contre sens, comme il s'exprime, sont une pure chimère de sa façon. En cela d'autant moins excusable, qu'il ne se peut qu'il n'eut ouï parler de la nouvelle Methode des frictions mercurielle sans salivation, pratiquée avec tant de succès de puis plus de vingt & cinq ans, à *Montpellier*. Du reste, je ne prétens rien diminuer du mérite de Mr. *Belloste* qui étoit assurément très habile dans sa profession, & à qui la Chirurgie a en particulier l'obligation de la meilleure de toutes les Methodes pour le pansement des plaies, & pour tout ce qui en dépend.

F I N



